Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*

(Tome III, nº 1. Juillet-Août-Septembre 1881)

MISSION

DANS

LE HAUT-NIGER ET A SÉGOU

1880 - 1881

PAR

MM. **GALLIENI**, capitaine d'infanterie de marine ;
BAYOL, médecin de 1re classe de la marine ;
PIÉTRI, lieutenant d'artillerie de marine ;
VALLIÈRE, lieutenant d'infanterie de marine ;
TAUTAIN, médecin auxiliaire de la marine.

ROCHEFORT
SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE CH. THÈZE.

1881.

Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*

(Tome III, nº 1. Juillet-Août-Septembre 1881)

MISSION

DANS

LE HAUT-NIGER ET A SÉGOU

1880 - 1881

PAR

MM. GALLIENI, capitaine d'infanterie de marine ;
BAYOL, médecin de 1re classe de la marine ;
PIÉTRI, lieutenant d'artillerie de marine ;
VALLIÈRE, lieutenant d'infanterie de marine ;
TAUTAIN, médecin auxiliaire de la marine.



ROCHEFORT
SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE CH. THÈZE.

1881.



MISSION

DANS

LE HAUT-NIGER ET A SÉGOU

1880-1881.

M. le général Faidherbe, alors gouverneur du Sénégal, avait dit en 1862 : « Il faut que dans un an nous soyions à Bafoulabé et dans dix à Bammako (Niger). »

Ces paroles, dont la réalisation avait été retardée à la suite des évènements survenus en France, pendant les vingt dernières années, indiquent, en quelques mots, le programme que la métropole s'est tracé dans les bassins du Sénégal et du Haut-Niger et dont l'exécution se poursuit si activement en ce moment. En moins de deux ans, sous l'habile et énergique administration de M. le général Brière de l'Isle, de l'infanterie de marine, notre pavillon a été transporté de Médine, le dernier poste que nous occupions sur le Sénégal, distant de plus de 150 lieues de Saint-Louis, à Kita, au centre du plateau qui nous sépare du Haut-Niger, à 200 kilomètres à peine de ce beau cours d'eau.

En outre, la région du Haut-Sénégal, arrosée par cet éventail de rivières qui ont leurs origines sur les bords mêmes du grand fleuve Soudanien, a été reconnue et explorée ; les chefs Malinkés du pays se sont rangés sous notre protectorat et nous ont ouvert l'accès de cette partie du continent africain. De plus, la mission Gallieni a pu franchir le Niger en amont de Bammako, objectif que personne n'avait pu atteindre encore depuis le célèbre voyageur anglais Mungo-Park, et cet officier, descendant par la rive droite du fleuve, a pu décider le sultan Ahmadou de Ségou, dont l'autorité nominale s'étend depuis ses sources jusqu'à Tombouctou, à signer un traité plaçant sous le protectorat français cette partie du cours du Niger.

Reprenons avec quelques développements cette exploration de M. le capitaine Gallieni, qui doit ouvrir à notre commerce de si importants débouchés et qui a fait faire un si grand pas à la question africaine, à la solution de laquelle notre pays est plus intéressé que qui que ce soit. Devons-nous rester immobiles et indifférents aux portes du Soudan, à une aussi courte distance du Niger, qui nous fournit une artère magnifique pour pénétrer au cœur du plateau central, en présence des efforts tentés par toutes les autres nations civilisées pour prendre pied, dès maintenant, sur ce continent dans lequel les dernières découvertes ont montré un pays bien arrosé, au sol fertile, aux vallées fécondes, habité par une population considérable et traversé par des fleuves immenses.

I.

C'est dans les derniers mois de 1879 que le ministère de la marine, reprenant les plans déjà conçus il y a une vingtaine d'années, pensait à utiliser la voie naturelle du Sénégal pour atteindre le Niger et de là d'autres régions plus lointaines du continent africain. A ce moment, l'inconnu à peu près absolu planait sur les contrées situées entre Médine et le Haut-Niger. Le voyage du lieutenant de vaisseau Mage, entrepris en 1862, à l'instigation du gouverneur Faidherbe, avait bien fait connaître dans son ensemble la topographie du pays, ainsi que l'état d'anarchie qui y régnait. Il avait donné de nombreux et utiles renseignements sur l'empire musulman fondé entre le Sénégal et le Niger par un prophète Toucouleur, El Hadj Oumar, originaire des environs de notre poste de Podor. Il avait montré combien les populations Malinkés et Bambaras, vouées à l'idolâtrie, supportaient impatiemment le joug de leurs conquérants, surtout depuis qu'El Hadj avait fait place en mourant à son fils Ahmadou, qui n'avait ni son talent militaire, ni son prestige religieux. Mais les investigations de Mage avaient dû s'arrêter à Kita et il avait été forcé

de laisser de côté le but principal de sa mission, à savoir l'exploration des vallées du Bakhoy et de Baoulé, affluents du Sénégal, qui ouvraient des routes naturelles vers le Niger. On en était donc réduit à fouiller les notes laissées par Mungo Park pour en extraire quelques vagues renseignements sur cette voie qui nous donnait accès vers le Soudan et sur laquelle la mort mystérieuse de l'intrépide voyageur n'avait guère permis de faire la lumière. On ignorait jusqu'aux populations qui se trouvaient aux abords de Bafoulabé (confluent du Bafing et du Bakhoy, à 130 kilomètres environ de Médine) ; *à fortiori* n'avait-on aucunes notions sur celles qui habitaient plus à l'Est et au Sud, vers Mourgoula et vers Bammako. Ce dernier point surtout était représenté comme un marché de haute importance, dont les chefs contrebalançaient la puissance du roi de Ségou. On s'était donc habitué à le considérer comme l'objectif vers lequel devaient tendre tous nos efforts et où nous devions chercher à nous implanter pour prendre définitivement pied sur le Niger, opération que la méfiance des Toucouleurs (1) rendrait difficile à exécuter.

C'est dans ces conditions qu'une mission préparatoire, dont la direction fut confiée à M. le capitaine Gallieni, de l'infanterie de marine, partit pour Bafoulabé. Elle devait dresser l'itinéraire d'une route à tracer entre Médine et ce dernier point, étudier l'emplacement d'un poste à construire au confluent du Bafing et du Bakhoy et entrer en relations, si faire se pouvait, avec les populations Malinkés, situées au delà de ce confluent, vers le Niger. La mission, entreprise en plein hivernage, et en une année où les inondations avaient été exceptionnelles, réussit pleinement. Le capitaine Gallieni

(1) Les Toucouleurs dérivent du croisement des Pouls (Poul-bé « les rouges ») avec les nègres Ouoloffs ou Serères de la Sénégambie. Musulmans fanatiques, ils ont, depuis le commencement du XVIIIe siècle, fondé plusieurs empires, tels que ceux du Fouta-Djalon, du Bondou, du Ségou, etc.

Les Malinkés (Mandingues) et les Bambaras sont les habitants primitifs de la région comprise entre le Sénégal et le Haut-Niger ; ils ont été subjugués par les Toucouleurs.

et le lieutenant Vallière, qui lui avait été adjoint, accomplirent leur voyage dans l'eau et dans la boue, en proie aux fièvres si terribles en cette saison de l'année, mais ils rapportèrent un itinéraire complet de la route suivie le long du fleuve et obtinrent des habitants l'autorisation d'établir un poste, sans bourse délier, à la pointe du Bafing. Le chef de la mission réussit même à s'aboucher avec les Etats malinkés environnants et il revint à Saint-Louis, ramenant avec lui des représentants des chefs du Bambouk, du Bakhoy, du Fouladougou, du pays de Kita et même un propre neveu des chefs maures, commerçants de Bammako.

Ces résultats étaient considérables et permirent au gouverneur de notre colonie de penser à l'organisation d'une nouvelle mission, qui serait envoyée jusqu'aux bords du Niger et qui gagnerait ce fleuve, non par la voie relativement facile du Kaarta, route du Nord, mais par les régions inexplorées et assurément plus malaisées à parcourir du Bakhoy et du Fouladougou, où nous devions rencontrer des populations sympathiques à nos projets et qui verraient en nous des protecteurs naturels contre leurs ennemis musulmans. Bammako, que Mage n'avait pu atteindre en 1863, était naturellement désigné comme le point où nous devions arborer notre pavillon sur le Niger.

Le gouverneur Brière de l'Isle, qui avait pris à cœur de continuer l'œuvre projetée par son prédécesseur, le général Faidherbe, et qui y employait toute son énergie et toute son intelligence, mit à la tête de cette importante expédition le capitaine Gallieni, que ses précédents voyages dans toute la Sénégambie et sa courageuse attitude pendant l'épidémie de fièvre jaune de 1878, avaient familiarisé avec les mœurs des indigènes et les dangers inhérents à toutes les opérations conduites dans ces contrées insalubres et restées inexplorées depuis Mungo Park (1805). Il lui adjoignit le lieutenant Piétri, de l'artillerie de marine, le lieutenant Vallière, de l'infanterie de marine, et le docteur Tautain, de la marine. Ces trois officiers avaient déjà rempli avec distinction au Sénégal des missions particulières, qui les avaient désignés à la confiance du gouverneur. En outre, le docteur Bayol devait faire partie de la mission jusqu'à

Bammako, où le capitaine Gallieni l'installerait comme résident et représentant du protectorat français sur le Niger.

L'expédition, qui avait un caractère purement pacifique, fut amplement pourvue de cadeaux, que transportait un convoi de 250 ânes et de 12 mulets. Une trentaine de soldats indigènes, tirailleurs ou spahis sénégalais, devait servir d'escorte aux ambassadeurs que la France envoyait auprès des chefs nègres de la région à explorer. Ces principicules tiennent énormément aux honneurs, et il était indispensable que nos envoyés fussent entourés, au moment des réceptions, d'une certaine pompe qui montrât à leurs hôtes que leurs visiteurs étaient des personnages importants et considérés dans leur pays. Au surplus, M. Gallieni, qui savait très bien à quoi peuvent être exposés les voyageurs qui entreprennent de pénétrer dans le « continent mystérieux », avait caché dans le fond de ses cantines 3 ou 400 paquets de cartouches. Les événements ont prouvé combien cette précaution était bonne à prendre, et nul doute que sans elle, la mission du Haut-Niger subissait le sort de la malheureuse expédition du colonel Flatters.

La mission, partie de Saint-Louis le 30 janvier 1880, était à Bakel, chef-lieu de nos possessions dans le Haut Fleuve, le 26 février. Là, elle complétait son organisation, engageait les âniers nécessaires pour la conduite des bêtes de somme et prenait définitivement la route de terre, le 7 mars. Elle se reposait quelques jours à Médine et traversait le Bafing à Bafoulabé, le 2 avril.

A Bafoulabé, le Sénégal perd son nom : au confluent de deux rivières importantes, le Bafing (fleuve noir) et Bakhoy (fleuve blanc). La première descend des massifs du Fouta-Djalon et prend sa source non loin de celles de la Gambie, de la Falémé et des grands affluents du Niger supérieur. A Bafoulabé, elle présente une largeur d'environ 450 mètres et une profondeur moyenne de 5 à 6 mètres ; mais il suffit de remonter son cours quelques kilomètres pour rencontrer un gué qui, aux basses eaux, n'a pas plus de 1 mètre à 1 mètre 50 d'eau. Malgré la présence de plusieurs autres gués de même nature, le Bafing est accessible aux chalands du commerce, et nos traitants pourraient, au moyen de cette artère, gagner les

derrières du Bambouk que notre commerce a déjà attaqué du côté occidental par la Falémé et la Gambie.

La vallée du Bakhoy forme la route directe vers le Niger. Aussi la mission devait-elle étudier spécialement la contrée baignée par cette rivière et ses affluents et entrer en relations avec les populations de la région.

De Bafoulabé, le capitaine Gallieni suivait donc la rive gauche du Bakhoy, par une vallée large de 3 à 5 kilomètres et bordée de chaque côté de massifs rocheux aux flancs dépouillés et abrupts. Tandis que les lieutenants Vallière et Piétri marchaient en avant, l'un dressant l'itinéraire de la route, l'autre frayant le chemin aux animaux du convoi, le chef de la mission réunissait au village de Kale les principaux notables du pays et leur faisait signer le traité les plaçant sous le protectorat de la France. Ces Malinkés, bien que dépeints sous d'assez vilaines couleurs par plusieurs voyageurs, recevaient cependant nos compatriotes avec empressement, tellement était grande leur haine contre leurs dominateurs musulmans, contre lesquels ils imploraient notre appui. Outre le poste de Bafoulabé, ils en demandaient un autre à Fangalla, où les habitants voulaient reconstruire leurs villages ruinés par El Hadj, à la suite d'une défense restée célèbre dans le pays.

Quelques jours après, l'expédition, franchissant le Bafing au gué de Toukoto, large de plus de 500 mètres, entrait dans le Fouladougou. Nous n'insistons pas sur les difficultés que durent surmonter les voyageurs pour diriger leur lourd convoi dans cette région inconnue et coupée de nombreux cours d'eau, généralement à sec, il est vrai, pendant cette saison de l'année, mais dont le franchissement arrêtait souvent, pendant plusieurs heures, la marche de la colonne. Tantôt les tirailleurs et laptots (1), armés de la pioche, étaient forcés de pratiquer des rampes dans les berges à pic de ces torrents asséchés ; tantôt, la hache à la main, ils abattaient les arbres nécessaires à la construction rapide d'un pont de fortune.

(1) Noirs engagés comme matelots au service de la station locale du Sénégal.

La guerre que les Toucouleurs avaient faite longtemps contre les Malinkés, possesseurs du sol, avait ruiné la contrée qui était à peu près déserte au moment du passage de nos explorateurs. Les sentiers de chasseurs n'existaient même pas ; c'est avec la plus grande peine que le capitaine Gallieni parvenait à se procurer les guides nécessaires pour diriger sa marche à travers cette région extraordinairement giboyeuse et où les nuits étaient sans cesse troublées par les rugissements du lion et les sourds grognements des hippopotames. Dans la nuit du 14 au 15 avril, un lion s'introduisit dans le camp et donna lieu, pendant quelque temps, à une confusion désordonnée.

Le Fouladougou, peuplé de Malinkés croisés de Pouls, suivait avec empressement l'exemple des indigènes du Bakhoy, sentant combien notre appui pouvait leur être avantageux contre leurs conquérants Toucouleurs, au souvenir exécré. Le chef du pays, Boulounkoun-Dafa, vieillard plus qu'octogénaire et qui indiquait comme lieu de campement à nos compatriotes le groupe de fromagers où Mungo Park s'était reposé 75 ans auparavant, demandait qu'on lui construisit au plus vite un blokhaus à Goniokori. Cette capitale du Fouladougou est située sur la rive gauche du Bakhoy, au point où cette rivière s'enfonce dans une gorge rocheuse à hautes murailles verticales et force la route à se diriger vers l'intérieur du plateau, pour atteindre le pays de Kita. Mungo Park s'était déjà heurté à cet obstacle dans son exploration et avait dû marcher vers l'Est, vers Bangassi.

La mission parvenait le 20 avril à Kita. Le chef de Makadiambougou, l'homme le plus riche et le plus influent de la contrée, signait peu de jours après le traité par lequel il nous autorisait à fonder chez lui, quand bon nous semblerait, un établissement militaire et commercial qui devait avoir une grande importance. Tokouta, le chef en question, hésita longtemps avant de s'engager ainsi avec nous. Il voulait être sûr que nous tiendrions notre promesse de nous installer le plus tôt possible dans ses Etats, car il craignait la colère du sultan Ahmadou qui, bien que son autorité soit de plus en plus méconnue dans ces régions, a admis en principe que tous les territoires autrefois conquis par son père et cependant abandonnés par lui, sont toujours sa propriété exclusive.

Les résultats politiques obtenus à Kita étaient d'une valeur exceptionnelle, car ce point présente une position géographique de premier ordre, au nœud de cinq routes débouchant dans toutes les directions vers Bafoulabé et nos établissements du haut Sénégal, vers Nioro et les marchés Maures du Sahara, vers le Niger et Bammako, enfin vers Mourgoula et la vallée du Bakhoy conduisant dans le Bouré et dans les pays aurifères. La nécessité d'étudier avec le plus grand soin la région de Kita, où nous devions fonder notre premier établissement important entre Médine et le Niger, força la mission à s'arrêter une semaine entière sur ce point. C'est de là, d'ailleurs, que le capitaine Gallieni envoya les rapports et plans relatifs à la première partie de la mission qui, on vient de le voir, s'était accomplie très heureusement jusqu'à ce moment.

Pendant cette semaine, la mission avait été rejointe par le lieutenant Piétri qui, de Fangalla, avait été détaché vers le Nord pour reconnaître la vallée du Baoulé (fleuve rouge), affluent du Bakhoy et ayant son confluent avec cette rivière à 120 kilomètres environ en amont de Bafoulabé. M. le lieutenant Piétri, muni d'instruments astronomiques, avait déterminé la position de ce confluent ainsi que celle du point où le Badingho, petite rivière venant du S. E., se jette dans le Baoulé. Malgré les obstacles que lui avait présentés le terrain, cet officier avait accompli son exploration avec un plein succès, et les renseignements qu'il rapportait permettaient de rectifier les erreurs que l'on trouvait sur la carte de Mage pour cette partie de la contrée, erreurs, d'ailleurs, faciles à expliquer, puisque ce voyageur n'avait pu visiter le pays.

Le capitaine Gallieni hésita longtemps à Kita sur le choix de la route à prendre pour gagner le Niger. Comme Mage et Quintin, qui l'avaient précédé 17 ans auparavant, il ne pouvait se diriger sur Nioro vers le Nord, car il laissait ainsi de côté, pour plusieurs années encore peut-être, les vallées du Bakhoy et du Baoulé ainsi que le cours supérieur du Niger. En outre, Mountaga, frère d'Ahmadou, qui commandait à Nioro, l'aurait sans doute retenu comme il voulait retenir le docteur Lenz, à son retour de Tombouctou. De plus, les provinces Bambaras, situées entre Nioro et Ségou, étaient

en pleine révolte contre le sultan et interrompaient entre ces deux villes toutes communications.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le but de la mission était avant tout d'atteindre Bammako et d'y installer un résident français, représentant de notre protectorat sur le Niger. Mais, pour réussir dans cette tentative, il fallait éviter avec soin de passer à travers des pays soumis à Ahmadou, ennemi déclaré des chefs de Bammako, contre lesquels il était souvent, mais vainement parti en guerre. Cette considération interdisait également la route du Sud qui passait par Mourgoula, place forte Toucouleur, où commandait l'un des principaux lieutenants d'Ahmadou.

Entre ces deux routes se trouvait la voie suivie à peu près par Mungo Park en 1805, et qui, par Bangassi et le Bélédougou, menait en ligne droite sur Bammako. Elle était, il est vrai, moins fréquentée que les autres et traversait une région que les Bambaras du Bélédougou, en perpétuelle révolte contre Ahmadou, rendaient peu sûre pour les étrangers ; mais le chef de la mission espérait pouvoir traverser tranquillement cette contrée, grâce à son caractère d'envoyé, et grâce surtout à l'influence d'Abdaramane, le neveu du chef commerçant de Bammako, qu'il avait avec lui.

II.

La mission principale avec MM. Gallieni, Bayol et Tautain prenait donc, le 27 avril, la direction de Bangassi. Elle était précédée par M. Piétri, qui, suivi de quelques tirailleurs, éclairait la route et faisait améliorer les passages difficiles. En même temps, pour ne pas laisser inexplorée la voie de Mourgoula, M. le lieutenant Vallière, accompagné seulement d'un interprète et de quelques hommes, pour ne pas exciter les défiances du chef de la place musulmane, devait essayer de gagner le Niger par la vallée du Bakhoy, en dressant l'itinéraire de la route, et en prenant sur toutes les populations les

renseignements les plus détaillés, surtout pour ce qui concernait l'exploitation de l'or à laquelle elles se livrent presque toutes dans cette région.

Du 27 avril au 4 mai, la mission traversait le Fouladougou oriental, pays désert où, sur une longueur de plus de 12 kilomètres, elle ne rencontrait que les trois villages de Maréna, Guénikoro et Koundou. Les bandes fanatiques du prophète El Hadj y ont accumulé les ruines et la dévastation ; les explorateurs parcouraient une contrée boisée, couverte d'arbres à beurre (*Bassia Parkii*) et abondant en fauves de toute espèce, dont les troupeaux s'enfuyaient à leur vue. L'absence totale de sentiers rendait d'ailleurs fort malaisée la marche des bêtes de somme et les cavaliers qui cheminaient en tête étaient forcés de marquer la route au moyen de branches coupées et jetées à terre.

Avant de pénétrer dans le Bélédougou et de franchir le Baoulé, qui, de ses méandres capricieux, arrose la plus grande partie de cette province, le capitaine Gallieni s'assura du concours de guides qui lui furent envoyés à l'instigation d'Abdaramane, par les chefs des premiers villages Bambaras, venant en même tenps affirmer à nos compatriotes qu'ils étaient les bienvenus dans leur pays et qu'ils pourraient librement traverser leur territoire.

Tout alla bien dans le commencement. Les chefs faisaient très bonne mine à nos ambassadeurs, et le capitaine Gallieni avait déjà l'espérance de pouvoir gagner heureusement les rives du grand fleuve soudanien. Il était temps d'ailleurs, car déjà les ânes, abattus par ces longues marches, et imparfaitement protégés de leurs charges par les sacs rembourés de paille qui leur servaient de bâts, succombaient chaque jour en grand nombre. Et puis, l'hivernage approchait avec son cortège de fièvres et de maladies si pernicieuses pour les Européens, dans cette région Ce n'était pas sans inquiétude que le chef de la mission se rappelait le triste sort de l'expédition de Mungo Park. Ce voyageur anglais, malgré son énergie et son expérience d'un premier voyage, n'avait pu gagner qu'à grand'peine les rives du Djoliba. Semant ses hommes sur sa route, il n'avait plus avec lui que cinq d'entre eux lorsqu'il parvint à Bammako. Les trente-quatre autres avaient succombé.

Nos explorateurs s'efforçaient donc de gagner leur objectif avant les grandes pluies. Insensibles aux fatigues et aux privations, n'ayant en vue que Bammako, où ils voulaient faire flotter les couleurs françaises, ils marchaient souvent pendant toute la journée, sous un soleil de feu, songeant avant tout à faciliter à leurs ânes fatigués le franchissement des obstacles que l'on rencontrait à chaque pas dans ces contrées neuves et accidentées. Malheureusement, les dispositions des habitants du Bélédougou changèrent peu à peu ; soit que les principaux chefs du pays eussent conçu de l'irritation de voir passer chez eux des ambassadeurs qu'ils savaient envoyés auprès d'Ahmadou, soit plutôt que les Bambaras, enhardis par les derniers succès qu'ils venaient d'obtenir dans le Nord contre les Toucouleurs, ne pussent se résoudre à laisser ainsi passer au milieu d'eux un convoi qu'ils se figuraient renfermer des richesses énormes, toujours est-il que les mauvaises intentions des Béléris devinrent bientôt évidentes. Les chefs étaient plus froids et ne permettaient pas à M. Gallieni d'entrer dans l'intérieur des tatas (enceinte en terre des villages) ; les femmes et les enfants ne venaient plus au camp, où on leur donnait généralement de petits cadeaux en verroteries, étoffes, etc., en même temps que les médecins de la mission soignaient les malades et leur fournissaient des médicaments gratuits ; les guides, quelles que fussent les récompenses promises, refusaient de diriger la petite colonne dans cette région tout à fait inconnue à nos explorateurs ; des hommes armés circulaient continuellement dans les campagnes avoisinantes et remplissaient les villages qui se trouvaient sur le passage de la mission ; on y tenait de longs et tumultueux palabres (assemblées où les nègres prennent leurs résolutions) où on parlait ouvertement de piller le convoi et de tuer ces blancs venus pour examiner le pays et possédant de belles marchandises qu'ils apportaient au roi de Ségou ; enfin, symptôme encore plus grave, on ne recevait plus de nouvelles de M. Piétri, qui, on se le rappelle, avait été détaché en avant pour éclairer le terrain et annoncer sur la route et à Bammako l'arrivée de la mission. Celle-ci ignorait donc l'accueil qui lui serait fait dans cette dernière ville, et on comprend les cruelles perplexités

dans lesquelles dut se trouver le chef de l'expédition, perdu au milieu d'un pays hostile et ne sachant pas s'il lui serait possible de continuer sa marche en avant. M. Gallieni ne négligea rien d'ailleurs pour essayer de faire comprendre aux chefs Bambaras l'absurdité de leur conduite envers le messager de paix que le gouverneur du Sénégal envoyait aux populations du Niger. Il prenait, en même temps, les dispositions nécessaires pour résister à une attaque, si elle venait à se produire.

La mission, organisée dans un but exclusivement pacifique, ne possédait qu'une escorte militaire très faible, une trentaine d'hommes armés au plus ; les autres, âniers ou porteurs, ne pouvaient être d'aucune utilité dans le cas d'une agression. La situation était donc critique, et bien que le chef de la mission comptât sur l'énergie de ses compagnons et sur la fidélité éprouvée de ses interprètes et de ses trente soldats nègres tous armés de chassepots et amplement fournis de cartouches, il ne pouvait toutefois s'empêcher de songer au sort qui lui était réservé si les Bambaras, mécontents de nous voir ainsi nous diriger vers le Niger, mettaient à exécution leur desseins hostiles. Cependant, il fallait avancer, car les nouvelles reçues du Sud faisaient au chef de l'expédition un devoir impérieux d'arriver le plus rapidement possible au Djoliba, s'il ne voulait pas s'y voir précéder par une mission anglaise qui, partie de la Gambie, se hâtait également pour arriver la première auprès d'Ahmadou. C'est pour ce motif que le capitaine Gallieni, qui avait pensé d'abord s'arrêter au village de Guinina, à une centaine de kilomètres du Niger, dans une position bien choisie, qu'il aurait entourée d'une fortification passagère, et où il aurait pu défier les efforts de ses ennemis, voulût continuer sa marche en avant au risque de se heurter aux populations Bambaras du Bélé-dougou. C'était, d'ailleurs, la seule voie qui lui restât ouverte pour parvenir au Niger.

Le 10 mai, la mission campait au village de Dio, à 80 kilomètres environ du grand fleuve. Le 11, au moment où elle se mettait en marche, vers midi, elle fut subitement assaillie par une nuée de Bambaras, qui, s'élançant de tous les coins de la forêt d'arbres à beurre où s'était engagé le convoi, se ruèrent, en poussant des hur-

lements sauvages, sur nos compatriotes, alors divisés en deux groupes : MM. Gallieni et Bayol, en tête du convoi avec une moitié de tirailleurs, M. Tautain en queue avec l'autre moitié. Séparée en deux parties, la petite troupe lutte pour se réunir et pour rompre le cercle qui l'emprisonne. Le combat ne dura pas moins d'une heure, pendant laquelle les spahis et tirailleurs sénégalais, conduits par le chef de la mission, firent des prodiges de valeur pour sauver leurs officiers. Au lieu de se débander et de se disperser dans les bois, en cherchant à fuir le territoire Bambara, ils se serrent autour de leurs chefs, obéissant avec le plus grand sang-froid aux ordres qu'ils en recevaient, et infligeant à leurs adversaires des pertes considérables. Ces trente braves, décimés et presque tous blessés, n'en réussissent pas moins, par les décharges répétées de leurs armes à tir rapide, à refouler leurs barbares ennemis, qui, en peu de temps, voient 150 des leurs couchés sur le terrain. Plus heureux que le colonel Flatters, le capitaine Gallieni parvint ainsi, après d'héroïques efforts, à rejoindre le docteur Tautain, cerné un moment par plus de 400 Bambaràs, et qui avait perdu, l'un après l'autre, presque tous les tirailleurs de l'arrière-garde ralliés autour de lui. A 2 heures de l'après-midi, par un soleil de plomb, on reprend la marche vers le Niger. La mission avait 14 tués et autant de blessés ; le convoi était perdu ; les bêtes de somme, sauf quelques mulets, étaient dispersées de tous cotés. M. Gallieni les fait décharger, et toujours entouré par les Bambaras qui, bien qu'ayant élargi le cercle autour de nos compatriotes, n'en continuaient pas moins à les inquiéter de leur mousqueterie, y fait placer tous les blessés, veillant à ce qu'aucun de ces courageux et fidèles soldats ne soit oublié sur le champ de bataille. En Europe, la conduite de tous ces braves en face de forces aussi écrasantes les aurait couverts de gloire.

La mission se trouvait alors dans une situation terrible, mais on ne songea pas un seul instant à revenir en arrière. Peut-être que ce mouvement de recul eut désarmé les Bambaras, mécontents de voir les Français aborder le Niger où régnait leur ennemi séculaire, le sultan Ahmadou. Il fallait gagner le grand fleuve du Soudan. Les blessés au centre, montés sur les quelques chevaux et mulets qui

restaient encore ; les hommes encore valides, et armés d'une trentaine de chassepots, répartis autour des blessés, on prit la direction de l'Est.

Les sentiers n'existaient pas ; les guides manquaient ; le terrain était coupé de ruisseaux vaseux, de déchirements argileux ou rocheux, favorables aux embuscades ; en outre, on coupait par le milieu la chaîne de hauteurs formant la ligne de partage des eaux entre les bassins du Sénégal et du Niger ; les Bambaras suivaient la colonne à 200 ou 300 mètres sur les flancs, cachés derrière les arbres et les hautes herbes, tiraillant sans cesse sur la vaillante cohorte, qu'ils espéraient voir se débander et qu'ils pourraient alors exterminer jusqu'au dernier homme. On chemine ainsi jusque vers minuit, s'attendant à tout moment à voir les Bambaras profiter du caractère boisé du pays, pour dresser une formidable et dernière embuscade. Le capitaine Gallieni ordonne alors la halte : les blessés, perdant leur sang, ne peuvent plus supporter la marche, tandis que les autres hommes de la troupe, harassés de fatigue et ayant les pieds déchirés par les cailloux pointus du sol rocailleux, se traînent péniblement. Quelques-uns déjà avaient disparu au passage d'un ruisseau profond et vaseux qu'il avait fallu franchir en pleine obscurité. D'ailleurs, le ciel, dont les étoiles avaient jusqu'alors guidé nos compatriotes , s'est voilé et il faut attendre que les nuages disparaissent pour reprendre la marche. On s'arrête donc dans une clairière ouverte au milieu de la forêt, afin d'éviter une surprise. On peut s'imaginer quelles durent être, pendant cette horrible nuit, les angoisses du chef de la mission, ne sachant pas où il se trouvait, inquiet même sur la réception qui lui serait faite à Bammako et sur le sort de MM. Piétri et Vallière, détachés en avant pour y annoncer son arrivée.

Le 12 mai, à trois heures du matin, et malgré la mauvaise volonté de ses indigènes, qui, en vrais fatalistes, préféraient attendre la mort sur place plutôt que de s'exposer à de nouvelles fatigues, Gallieni se remet en marche. Guidé par l'étoile du berger, marchant seul à pied en tête de sa troupe, il arrive vers cinq heures au sommet du plateau d'où l'on découvre une immense plaine au centre de laquelle des

nuages amoncelés dénotent la présence d'un grand cours d'eau. Le plateau se terminait du côté de l'Est par un mur presque vertical, élevé d'une centaine de mètres et au pied duquel s'ouvrait un vallon conduisant évidemment vers le Niger. Un petit village, entouré d'une muraille en terre, s'apercevait non loin de là. On descend, au prix des plus grands dangers, les pentes abruptes qui mènent au vallon. Là, le capitaine Gallieni se décide à s'avancer seul, malgré les avis de ses compagnons, vers le village. Les hommes de la queue de la colonne annonçaient l'apparition des Bambaras sur les derrières, et il fallait, à tout prix, sortir de cette horrible situation, car l'absence de munitions ne permettait plus de soutenir une deuxième lutte semblable à celle de la veille. Les habitants du village, qui s'étaient réunis en armes à la porte de leur muraille, dès qu'on les avait avertis de l'approche de la petite troupe, ne bougent pas en voyant s'avancer seul vers eux un homme blanc, qu'accompagne un seul interprète. Le chef de la mission les entretient, leur raconte les événements du jour précédent, leur dit la trahison des Bambaras envers un homme, ami de Bammako, et envoyé vers cette ville en pacificateur et sous la conduite du propre neveu des chefs de ce grand marché. Les notables du village écoutent ses paroles ; ils lui apprennent qu'il est sur le territoire de Bammako et qu'ils vont le conduire dans cette ville. En attendant, ils envoient quelques-uns des leurs prévenir le Bambaras que les blancs sont sous leur sauvegarde, et que, tant qu'ils ne se seront pas entretenus à leur sujet avec leurs chefs de Bammako, ils ne souffriront pas qu'il leur soit fait du mal. A huit heures, on se remet en route sous la conduite d'une dizaine de jeunes gens du village ; et, par des chemins horriblement difficiles, on sort enfin des montagnes.

Vers une heure de l'après-midi, on arrive devant Bammako. MM. Piétri et Vallière, informés de l'arrivée de la mission et de son désastre quelques instants seulement avant son apparition, montent aussitôt à cheval et viennent au-devant de leurs compagnons. Ce n'est pas sans une grande satisfaction qu'ils se trouvaient tous réunis, car on pouvait bien dire que MM. Gallieni, Bayol et Tautain venaient d'échapper, d'une manière merveilleuse, à une mort

affreuse pendant la terrible nuit qui venait de s'écouler. D'autre part, le chef de la mission avait bien cru qu'il ne reverrait plus jamais ses deux officiers, ainsi lancés en éclaireurs à plusieurs journées de distance, perdus un moment dans l'isolement le plus complet au milieu de populations fourbes et cupides.

Cependant, il fallait agir. Les chefs de Bammako, craignant de se compromettre aux yeux des Bambaras, informaient en effet le capitaine Gallieni qu'ils ne pouvaient le recevoir dans leur village, et, après une nouvelle nuit passée dans l'inquiétude sous les murs du Tata, on décida de se mettre en route le lendemain, en cachant la véritable heure du départ, afin que les agresseurs prévenus ne pussent attendre la mission sur la route. Les renseignements que M. le lieutenant Vallière avait rapportés de son exploration dans le Bakhoy, permettaient d'examiner, dès ce moment, la possibilité de fuir Bammako et le dangereux voisinage du Bélédougou. La route que cet officier avait suivie conduisait par Mourgoula et Niagassola sur le village de Nafadié, situé à 45 kilomètres au Sud de Bammako, non loin des rives du Niger. Nafadié, habité par des Malinkés, servait de point de passage aux caravanes qui, venant de Kita par Mourgoula, voulaient ensuite gagner Ségou par la rive droite. Bien que cette voie ne fut pas encore très sûre, il valait évidemment mieux la prendre que de s'arrêter au moyen, agité quelque temps avant, à savoir de s'emparer de vive force des pirogues trouvées à Bammako et de s'embarquer pour Ségou.

La mission parvint donc à Nafadié, le 14 au matin. Elle avait longé la rive gauche du Niger, et, malgré ses vives appréhensions, n'avait pas été inquiétée par les Bambaras. Le chef de Nafadié fit bon accueil à nos compatriotes ; M. Vallière, lors de son passage, quelques jours auparavant, avait laissé d'excellents souvenirs dans ce village, et on put y prendre un jour de repos, bien nécessaire après les rudes émotions des journées précédentes.

Il fallait d'ailleurs délibérer sur le parti à prendre. On ne possédait plus ni munitions, ni cadeaux à offrir, ni vivres, ni médicaments. On ignorait donc quel serait, dans ces conditions, l'accueil que ferait le sultan Ahmadou à ces hommes blancs, aux vêtements en lambeaux,

que suivait une escorte composée d'hommes blessés, malades, déguenillés, désarmés de fait, puisqu'ils ne possédaient plus de cartouches. Retourner en arrière, les officiers de la mission n'y songèrent même pas. Quel déplorable effet eut produit cette sorte de fuite sur des populations que l'on venait de traverser naguère en protecteurs ! Il fallait, au contraire, malgré la ruine et la perte de toutes les ressources, redoubler d'énergie pour montrer aux populations noires que les gens du Bélédougou, si redoutés dans cette région du haut Niger, n'avaient nullement abattu nos compatriotes. Ceux-ci excitaient déjà une grande admiration par la manière vraiment merveilleuse dont ils avaient pu atteindre Bammako, sans se laisser entamer par ces pillards, si supérieurs en nombre et auxquels ils avaient infligé des pertes énormes. Il s'agissait donc d'entretenir ce sentiment et de continuer tranquillement le voyage sur Ségou, sans se laisser influencer par les menaces d'attaque signalées dans le nouvel itinéraire à prendre pour gagner Ségou.

Aux yeux des indigènes, le parti le plus énergique est toujours le meilleur, et il ne faut pas douter qu'en regagnant rapidement le haut Sénégal, après le pillage de Dio, la mission n'eut porté un coup funeste à l'influence française encore naissante dans ces régions. Certainement, on courait à de nouveaux dangers ; on se livrait à la discrétion du sultan de Ségou, mais en reculant on compromettait les résultats déjà obtenus et on livrait la place à d'autres. Le chef de la mission se décida donc, encouragé dans cette détermination par l'attitude énergique de ses compagnons, à franchir le Niger et à suivre jusqu'à Ségou la rive droite de ce fleuve, ce qui permettait aussi d'étudier, tant au point de vue politique que topographique, une contrée restée inexplorée jusqu'à ce jour et réputée pour ses riches cultures.

En même temps, il était urgent de faire parvenir à Saint-Louis des renseignements exacts et détaillés sur les derniers événements. Le docteur Bayol, dont la mission spéciale pouvait être considérée comme terminée, puisqu'il avait été impossible de le placer comme résident à Bammako, s'étant offert pour accomplir ce voyage, le capitaine Gallieni le chargea de mettre le gouverneur du Sénégal au

courant de la situation et de l'informer du dénûment absolu où il se trouvait.

III.

Revenons ici sur l'exploration que M. le lieutenant Vallière venait d'accomplir dans la vallée du Bakhoy par la route de Mourgoula et de Niagassola. On se souvient que cet officier, accompagné seulement d'un interprète et de deux ou trois hommes, avait laissé Kita le 27 avril, le même jour que la mission principale prenait la route du Bélédougou. Dès sa sortie de Kita, M. Vallière entrait dans le Birgo, petit Etat Malinké, qui s'étend sur la rive droite du Bakhoy, depuis Kita jusqu'à la rivière de Kagnéko, et va rejoindre à l'Est la frontière assez vague du Bélédougou. Cette contrée, arrosée par de nombreux petits cours d'eau, présente, il est vrai, quelques hauts plateaux assez arides ; mais en réalité, les fonds des vallées y sont très fertiles. On y voit de belles forêts, des arbres fruitiers en abondance et de riches cultures aux abords des villages. Les habitants ont une taille élevée et d'assez beaux traits ; ils sont issus d'un mélange de Pouls et de Malinkés, où le type des premiers est resté prédominant.

Le Birgo est un des rares Etats de cette partie du Soudan occidental ayant une politique unique et dont la soumission au gouvernement de Ségou soit entière. Il a pour capitale Mourgoula, sentinelle avancée des Toucouleurs, qui maintient le pays sous la domination d'Ahmadou. Cette malheureuse contrée, ne comprenant plus guère qu'une quinzaine de villages, avec une population totale d'environ 4,000 habitants, a été entièrement dévastée lors de la conquête musulmane. Autrefois, on comptait bien une cinquantaine de villages peuplés et prospères, dont les murailles écroulées montrent encore l'ancienne importance. L'Almamy Abdallah, le commandant actuel de Mourgoula, continue sur ces 4,000 habitants les exactions de ses

prédécesseurs, et son gouvernement, détesté, empêche tout repeuplement. Loin de favoriser le mouvement d'immigration qui se produisit au bout de quelques années de tranquillité qui suivirent la conquête, il n'a cessé d'inquiéter les anciens Birgos, et le désert s'est fait dans la contrée abandonnée.

La vallée du Bakhoy, représentant la partie la plus fertile du pays, a surtout souffert de cette politique aveugle; elle reste inhabitée jusqu'au Manding. Cette dépopulation de la rive droite du principal cours d'eau de la région est d'autant plus regrettable qu'il faut voir dans cette rive la voie naturelle donnant accès dans le bassin du Niger. La route, destinée à desservir les contrées aurifères et commerciales situées vers les sources des principaux affluents du Sénégal et du Niger, ne peut pas trouver un itinéraire plus direct et plus accessible.

La place de Mourgoula présente trois enceintes concentriques. La troisième seule, qui forme le réduit, est en bon état. La principale faiblesse de la place est dans l'absence du nombre de guerriers nécessaires à sa défense; celle-ci ne pourrait guère, en effet, compter que sur 200 défenseurs, alors qu'il en faudrait au moins 1,000 pour occuper seulement la première enceinte.

M. Vallière fut d'abord reçu avec beaucoup de méfiance par l'Almamy de Mourgoula, auprès duquel il avait été précédé par les bruits les plus malveillants : il était un espion devançant une colonne française et allait lever le plan du Tata. Son passage masquait celui de la mission principale à travers le Bélédougou, avec lequel les Français avaient fait alliance contre le roi de Ségou, etc., etc. L'attitude du vieil Abdallah changea d'ailleurs lorsqu'il eut écouté la lecture de la lettre que lui adressait le gouverneur du Sénégal et lorsqu'il eut reçu les cadeaux que celui-ci lui envoyait. Toutefois, M. Vallière ayant appris que l'Almamy avait reçu l'ordre d'Ahmadou de faire remonter la mission du haut Niger vers le Kaarta, quand elle se présenterait à Mourgoula, et craignant d'être arrêté lui-même, et d'être empêché ainsi de continuer sa route par la vallée de Bakhoy, s'empressa de décamper le 1er mai au point du jour.

Franchissant la petite rivière de Kagnéko, le lieutenant Vallière entrait dans le Manding. Ce vaste pays couvre les deux versants de la ligne de partage des eaux du Sénégal et du Niger et s'étend sur la rive droite de ce fleuve à une distance difficile encore à déterminer. Le Manding, plus peuplé que le Birgo, est, comme lui, bien arrosé, giboyeux, riche en belles forêts et en arbres fruitiers. Le sol y est fertile, d'abondantes mines de fer et d'importants gisements aurifères couvrent les collines, et sans la paresse et l'ignorance des habitants, on y verrait régner une certaine prospérité. Mais il est difficile de prévoir l'époque où les sauvages sordides de ce pays se mettront sérieusement au travail ; il faudra que l'impulsion leur vienne d'une race supérieure ; réduits à eux seuls, ils semblent destinés à rester plongés dans une éternelle barbarie et une éternelle misère. La nation Manding est formée de plusieurs tribus Malinkés, qui sont aujourd'hui sans d'autre lien qu'un patriotisme vague, qui ne va pas jusqu'à l'unité des intérêts. Le pays est couvert, comme le Birgo, de ruines entassées par les armées Toucouleurs. Chaque groupe de village ou même chaque village règle sa conduite selon ses intérêts particuliers. Il existe parfois de profondes divisions entre localités très rapprochées, et c'est là un des obstacles les plus sérieux à la marche des voyageurs et des commerçants. Le Manding est aujourd'hui à peu près indépendant du sultan de Ségou, et ses habitants voient avec satisfaction les progrès de notre influence vers le Niger.

M. Vallière visita successivement les villages de Niagassola, Balandougou, Koumakana, Naréna, Tabou, Sibi, Nafadié, etc. Il fut bien reçu partout et acquit la conviction que les Français seraient bien accueillis dans le pays, si un motif quelconque les y conduisait. Koumakana est construit au centre de gisements aurifères importants, et les habitants sont à peu près tous des mineurs. Malgré la présence de l'or, le pays n'est pas riche, les ouvriers travaillent peu ; ils semblent redouter de voir les mines s'épuiser tout d'un coup, et, d'ailleurs, ils se soucient peu d'extraire en abondance un métal qui les signale à la rapacité de leurs ennemis. Naréna est le point culminant de la ligne de partage des eaux des deux bassins du Sénégal et du Niger ; il est situé sur un plateau qui s'incline

ensuite vers la vallée du Niger, où l'on parvient en descendant des terrasses successives et se terminant par de brusques ressauts. La pente générale est assez faible ; entre Naréna et Tabou, le premier village de la plaine, il n'y a pas plus de 100 mètres de différence de niveau pour une distance de 35 kilomètres.

C'est à Nafadié, village ami de Bammako, que notre compatriote prit la direction du Nord pour rejoindre cette ville. Il y parvint le 11 mai et y rejoignit le lieutenant Piétri, qui, ainsi qu'on l'a déjà vu, avait précédé la mission sur ce point.

Il faut remarquer ici combien a été utile cette exploration de la vallée de Bakhoy. Non seulement, les renseignements rapportés par son compagnon de route permettaient au chef de la mission de s'éclairer sur l'importance politique des contrées parcourues, mais encore ils offraient à M. Bayol une voie sûre et déjà frayée pour atteindre Kita et de là Bafoulabé. C'est ainsi que M. Vallière put remettre au docteur une liste indiquant les villages qu'il trouverait sur son itinéraire, avec des renseignements sur les distances séparant ces villages, sur les noms et les dispositions de leur chefs, etc.

Le 15 au matin, on se disposait donc à reprendre la marche. M. le docteur Bayol, que suivaient à une journée de marche les âniers ou muletiers de la mission, au nombre de soixante environ, qui n'auraient fait que gêner celle-ci dans sa marche en avant, prenait la route de Kita par l'itinéraire Vallière. Le reste de l'expédition, avec MM. Gallieni, Piétri, Vallière et Tautain, se dirigeait vers le Niger. Les blessés, installés tant bien que mal sur les mulets restants ou sur des brancards, furent emportés, car le capitaine Gallieni ne les considérait pas comme en sécurité suffisante à Nafadié, à quelques kilomètres à peine de Bélédougou. A onze heures du matin, on était au village de Dialiba, qui commande le gué du même nom, permettant aux caravanes de passer d'une rive à l'autre. A midi, la mission se trouvait enfin sur les bords du Niger, et ce n'est pas sans émotion que nos explorateurs considérèrent ce grand fleuve, qu'aucun d'eux, sauf M. Piétri, n'avait pu encore apercevoir à cause de la distance et du rideau d'arbres qui les en séparait à Bammako. En ce point, le Niger présentait une largeur d'environ

750 mètres, avec des berges peu élevées ; des rochers émergeaient à 500 mètres de la rive gauche. La profondeur, d'une moyenne de 1 mètre 80 jusqu'à ceux-ci, était de 2 mètres à 2 mètres 50 entre eux et la rive droite. Le courant était fort et de nombreuses îles coupaient le cours de ce magnifique fleuve, d'un aspect réellement imposant et qu'on regrettait de voir aussi désert. La mission, hommes et animaux, passa dans des pirogues, dont la plus grande offrait une longueur de 15 mètres sur 1 mètre de large ; ces engins, tout à fait défectueux, faisaient eau de toutes parts (et bien inférieurs assurément aux descriptions qui en ont été faites jusqu'ici) ; ils étaient formés de troncs d'arbres creusés et cousus ensemble avec des cordes d'écorce. A cinq heures, hommes et animaux étaient de l'autre côté du Djoliba (nom indigène du Niger), et le capitaine Gallieni était accueilli sur la rive droite par un groupe de Toucouleurs, chargés par le roi de Ségou d'administrer le village Bambara de Tourella.

A Tourella, allait commencer la deuxième partie de la mission. On remarquera avec quel soin M. Gallieni s'était efforcé de suivre la ligne de conduite pacifique que lui avait tracée le gouverneur du Sénégal, M. le colonel Brière de l'Isle.

La barbarie stupide et les instincts pillards des Bambaras du Bélédougou l'ont forcé à recourir aux armes pour préserver son existence et celle de ses compagnons et échapper à une mort horrible. Il a dû quitter ses fonctions d'ambassadeur pour prendre celle de chef militaire de sa petite colonne, un moment perdue au milieu d'ennemis nombreux et acharnés, à plus de 150 lieues de tout établissement français, et qu'il lui a été permis de ramener sur une terre plus hospitalière. On a vu comment il a su, secondé par l'énergie de ses compagnons et le courage de ses braves soldats noirs, sortir de cette terrible situation. Toujours est-il que la mission avait obtenu jusqu'à ce moment des résultats importants : les populations du Bakhoy, du Fouladougou, du pays de Kita, encore inconnues et ignorées, il y a un an à peine, s'étaient unies à nous par des traités les plaçant sans conditions sous notre protectorat exclusif ; l'important débouché de Kita pouvait recevoir dès lors l'établissement militaire et commercial destiné à nous donner tout le plateau qui nous

sépare des riches plaines du haut Niger; enfin, les vallées du Bakhoy et du Baoulé, restées inexplorées jusqu'à ce jour, malgré le voyage de Mungo Park (1805) avaient été reconnues topographiquement et politiquement.

IV.

Avant de suivre nos explorateurs sur la rive droite du Niger, il sera bon de donner sur l'empire d'Ahmadou, un résumé des renseignements que ceux-ci ont pu nous rapporter.

L'empire Toucouleur actuel n'est plus formé que des débris des vastes conquêtes du prophète El Hadj (1), et on y chercherait vainement aujourd'hui, cette unité politique et territoriale que ce nègre de génie avait su un moment réaliser par son prestige religieux et son habileté à entraîner à sa suite, les nombreuses populations électrisées par sa parole prophétique et attirées autour de lui par l'appât d'un butin considérable. On peut dire qu'il fut un temps, assez court, il est vrai, où l'empire d'El Hadj dépassait de beaucoup les limites qu'on lui assignait généralement, c'est-à-dire, le désert au Nord, la Falémé à l'Ouest, le Niger au Sud et à l'Est. Un système de places fortes, construites dans des emplacements bien choisis et occupés par une forte garnison Toucouleur, maintenait sous le joug cette immense étendue de pays, dont les habitants heureusement divisés, tremblaient toujours au souvenir du passage du prophète, signalé par une destruction à peu près complète des lieux qu'il traversait. A sa mort, la terreur qu'il avait partout inspirée ainsi que le nombre relativement considérable des soldats qu'il avait

(1) Mage, dans son intéressante relation d'un *Voyage au Soudan*, a écrit l'histoire complète d'El Hadj Oumar, fondateur de l'empire musulman de Ségou, et père d'Ahmadou, le sultan actuel.

laissés, bien organisés et bien fortifiés, au centre des contrées conquises, avaient suffi quelque temps, pour maintenir dans son intégrité l'empire musulman qu'il avait fondé. Mais peu à peu, la révolte s'était mise parmi ses anciens sujets Bambaras ou Malinkés. Elle avait pris naissance tout d'abord aux points les plus éloignés des centres fortifiés, puis s'était étendue insensiblement, de manière à isoler de plus en plus, au fur et à mesure qu'elle faisait des progrès, les places créées par le prophète conquérant et qui se virent ainsi séparées les unes des autres, par des espaces dangereux dont l'étendue augmentait de jour en jour. En même temps, les défenseurs eux-mêmes de ces forteresses, chargés primitivement de battre sans cesse la contrée et communiquant avec leurs coréligionnaires des places voisines, se renfermèrent à leur tour dans l'enceinte de leurs tatas, s'y créèrent de nouvelles familles et rompirent peu à peu les liens qui les unissaient entre eux et qui en avaient fait autrefois ces farouches Talibés, toujours prêts contre les Keffirs et combattant avec ensemble pour une seule et sainte cause.

Aujourd'hui, l'armée d'El Hadj n'existe plus et ses membres dispersés dans toutes les parties de l'empire, où ils constituent de petits noyaux indépendants les uns des autres, et ayant rompu toutes relations, se soucient fort peu d'assurer la garde des territoires qui leur avaient été confiés. Ils reculent chaque jour devant le flot des révoltés qui les envahit sans cesse, et, loin de songer à faire de nouvelles conquêtes, ils ne songent le plus souvent qu'à se sauver eux-mêmes, se bornant à défendre les murailles de leur tata et les terrains environnants. C'est ainsi que le chef de Koundian, ce Diango, qui a reçu Mage avec tant de hauteur, en 1863, vient d'abandonner avec toute sa famille, la place dont El Hadj lui avait confié la garde. Il s'est retiré à Ségou, et nul doute que son exemple ne sera suivi prochainement, surtout si un mouvement hardi de notre part, comme l'occupation de Kita, vient prouver aux indociles sujets du sultan, que notre intention est de nous établir dans le pays et de ne plus souffrir désormais cet état de guerre qui empêche tout développement civilisateur et gêne tout commerce.

En somme, l'empire d'Ahmadou n'est plus aujourd'hui que le

squelette des anciennes et vastes conquêtes d'El Hadj ; il ne comprend plus que quelques territoires isolés les uns des autres et réunis autour des places fortes que nos armes ou la révolte des tributaires d'autrefois ont encore laissées debout. L'examen successif de ces divers tronçons, au nombre de quatre principaux, permettra d'apprécier la situation actuelle de cet immense édifice qui chancelle de tous côtés et dont la main débile des fils du Prophète ne pourra empêcher la ruine prochaine.

En première ligne viennent les possessions Toucouleurs de la rive droite du Niger. Elles s'étendent sans discontinuité entre ce fleuve et son affluent le Mahel Balével et même un peu au-delà de ce cours d'eau, depuis Sansandig, important marché indépendant jusqu'à hauteur de Kangaba, centre de population Malinké, qui, depuis longtemps, refuse tout tribut à Ségou. Ces territoires, formés par la riche vallée du Niger, comprennent le Guéniékalari et le pays de Ségou proprement dit.

Le Guéniékalari est peuplé d'une triple ligne de villages Bambaras, que la place de Tadiana maintient dans un état d'obéissance assez précaire. C'est par cette région que se dirigent les nombreuses colonnes Toucouleurs, qui, chaque année, vont effectuer des razzias dans le Sud vers le Bana et le Ouassoulou. Ce dernier pays, renommé pour sa richesse en or, en grains, en chevaux et surtout en captifs, semble être devenu, depuis quelque temps, un objectif que voudrait bien atteindre Ahmadou. Il le rapprocherait de ses dépendances de Dinguiray et lui permettrait de prendre pied au milieu de ces régions, où presque toutes les caravanes de Sarracolets (1) viennent s'approvisionner des captifs qu'ils vont vendre ensuite dans les différentes parties du Soudan occidental. Mais là, il se heurtera sans doute au guerrier Sambourou, toujours en guerre avec les peuplades des environs et dont la mission semble être d'approvisionner les marchés locaux de chair humaine. Le marché de Kéniéra renferme toujours deux à trois mille captifs dans ses murs, et le prix moyen

(1) Les Sarracolets forment une race qui fournit presque tous les marchands indigènes de cette région.

d'une de ces misérables créatures est d'un fusil à pierre, d'une valeur assurément inférieure à quinze francs de notre monnaie. Il est à souhaiter que notre établissement dans ces contrées, au débouché de la vallée du Bakhoy, fasse cesser au plus vite ce honteux trafic, que remplacera avantageusement une intelligente mise en œuvre des richesses métallurgiques, notamment de l'or et du fer, qu'elles renferment en abondance.

Le pays de Ségou comprend la capitale de l'empire, Ségou-Sikoro, et la contrée avoisinante, peuplée de villages Bambaras, Toucouleurs et Sarracolets et parcourue par de nombreuses bandes de Pouls nomades, maîtres d'importants troupeaux de bœufs. La population y est très dense, et certains villages, comme Boghé, Dongassou, Koghé et Ségou-Sikoro lui-même, sont le siège de grands marchés hebdomadaires où les principaux objets de transaction sont les chevaux (200.000 à 300.000 cauris) (1), le sel (20.000 à 40.000 cauris, la barre d'environ 15 kilogrammes), les fusils à pierre à un ou deux coups (25.000 à 50.000 cauris), les captifs (50.000 à 150.000 cauris).

Les Toucouleurs et les Sarracolets, établis à demeure fixe dans le pays de Ségou, forment la population privilégiée ; ce sont les conquérants, les Talibés, exempts de tout impôt et dont la seule fonction est d'aller en expédition. Ahmadou est forcé de compter avec eux, et on les a souvent vus se refuser à obéir aux ordres de leur roi. Il y a environ 3,000 Talibés dans le pays de Ségou. Chacun d'eux possède un cheval et un fusil, qu'ils tiennent généralement d'Ahmadou. Ces guerriers musulmans, dont la réputation est très grande dans le Soudan occidental, forment le noyau de l'armée du roi de Ségou. Les Sarracolets, les Bambaras et les Malinkés tiennent rarement en rase campagne contre eux. Les Talibés proviennent des Toucouleurs de la rive gauche du Sénégal ayant suivi El Hadj dans ses conquêtes. Ils professent le plus grand fanatisme pour leur religion, au moins en apparence ; car, en réalité, ils sont très

(1) Les cauris sont de petits coquillages qui servent de monnaie dans toute la région du Haut-Niger. (Cinq francs d'argent valent environ 3.000 cauris).

dissolus dans leurs actes et dans leurs mœurs. Beaucoup seraient désireux de regagner leur pays ; mais Ahmadou les en empêche et punit même de la peine de mort ceux qui tentent de franchir le Niger sans sa permission. Aussi le sultan ne semble-t-il pas très aimé de ses Talibés, qui se plaignent constamment de son avarice, de sa cruauté et de son manque de franchise.

Après les Talibés viennent les Sofas. Ce sont les Bambaras soumis au régime des Toucouleurs et concourant aux expéditions de l'armée. Ils forment généralement les troupes de pied ; on peut estimer leur nombre à 5 ou 6,000 environ. Ils sont en tout dépendants des Talibés, bien qu'on cite plusieurs exemples de Sofas ayant gagné la confiance de leur maître et ayant obtenu des commandements importants ; tel est aujourd'hui l'Almany de Mourgoula.

En somme, l'autorité d'Ahmadou s'étend sur la rive droite du Niger sur un ensemble de 150 à 200 villages comprenant au maximum 100,000 habitants ; dans ce chiffre, la capitale Ségou-Sikoro, avec ses faubourgs ou *goupillis*, entre pour 8 à 10,000 habitants environ. L'influence Toucouleur diminue d'ailleurs au fur et à mesure que l'on s'éloigne de Ségou, et on peut dire, en résumé, que le fils d'El Hadj ne commande bien, à proprement parler, que sa capitale et les territoires immédiatement voisins. On peut, au surplus, trouver un indice de la faiblesse de ce chef, dans ce fait qu'il n'a pu encore soumettre le marché voisin de Sansandig, peuplé de Sarracolets, et qui lui coupe toute communication avec le moyen Niger. Ajoutons, enfin, que l'armée de Ségou, inférieure assurément à une dizaine de mille hommes, ne présente aucune organisation sérieuse, et que le manque d'unité et d'action que l'on y rencontre, ainsi que son infériorité d'armement, la rendent tout-à-fait incapable de se mesurer avec une de nos colonnes ordinaires du Sénégal, fut-elle même composée à peu près exclusivement de nos soldats indigènes.

Le deuxième groupe de l'empire Toucouleur est formé des dépendances de l'Ouest, groupées autour des places fortes de Nioro, de Kouniakary et de Diala, celle-ci bien moins importante que les deux autres. Bassirou et Mountaga, frères d'Ahmadou, qui comman-

dent Kouniakary et Nioro, ont une tendance à s'isoler de leur maître de Ségou, avec lequel ils ne conservent presque plus de relations de sujétion. C'est ainsi que ces deux chefs répondent rarement à l'appel d'Ahmadou, auprès duquel ils semblent hésiter à se rendre, craignant quelque trahison de la part de leur astucieux parent. Le roi de Ségou n'aime pas les moyens francs. Sa politique consiste à tergiverser sans cesse, à patienter, à bouder même, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable pour se débarrasser de celui qui le gêne. C'est ainsi qu'il a déjà fait périr deux de ses frères; c'est ainsi qu'il voudrait encore agir avec Bassirou et Mountaga et surtout avec Aguibou, un autre de ses frères, chef de Dinguiray, dans le Fouta-Djalon. Les tendances séparatistes des deux premiers de ces fils d'El Hadj, tendances qu'il est de notre intérêt d'encourager, sont d'ailleurs favorisées par l'état de révolte continuelle dans lequel se trouve la région du Bélédougou, contre laquelle ils se gardent bien d'agir de concert avec l'armée d'Ahmadou ; car ils voient dans cet obstacle jeté ainsi entre eux et le roi une condition de sécurité pour eux-mêmes. Pendant ce temps, la révolte s'étend de plus en plus et le moment n'est pas loin, si le sultan de Ségou ne fait pas enfin acte de vigueur, où ces territoires seront définitivement perdus pour les Toucouleurs. Nioro est habité par un nombre considérable de Talibés, qui semblent, contrairement à ce qui se passe pour Ségou, préférer le séjour de cette ville aux bords du Sénégal. C'est d'ailleurs le foyer de toutes ces intrigues, qui ont pour but de détacher de notre protectorat les populations Sarracolets des environs de Bakel et de Médine. Il y a deux ans à peine, l'influence musulmane tenait encore soulevées contre nous les contrées du Logo et du Natiaga, situées aux portes de notre poste de Médine. Mais le colonel Brière de l'Isle, alors gouverneur du Sénégal, vînt, par la prise de Sabouciré, arrêter les progrès des Toucouleurs et nous ouvrir en même temps la route du Niger, que ce village fortifié fermait à nos caravanes et à nos explorations.

Rappelons encore que ce deuxième groupe de l'empire se trouve séparé des possessions d'Ahmadou de la rive droite du Niger par la révolte de toute la région s'étendant entre ce fleuve et les environs mêmes de Nioro.

Le troisième groupe comprend la place de Mourgoula avec quelques dépendances environnantes : le Birgo, le Bagniakadougou et le Gadougou. Le Manding, depuis Niagassola inclusivement, jusqu'au Niger, vers Kangaba, ne paie pas tribut, bien qu'il laisse généralement passer les caravanes venant de Nioro, par Kita, et se rendant, soit dans le Bouré, soit sur la rive droite du grand fleuve soudanien. Les renseignements que nous avons déjà donnés plus haut sur l'exploration de M. le lieutenant Vallière nous dispensent d'entrer dans de plus amples détails sur cette partie de l'empire d'Ahmadou, que l'on peut considérer comme à peu près perdue pour lui.

Le quatrième groupe comprend la place de Dinguiray, avec ses dépendances du Diallonkadougou. Bien que moins important que les autres par son étendue et sa population, ce centre de domination Toucouleur paraît appelé à jouer dans l'avenir un rôle qui en fera peut-être, comme il le fût jadis sous El Hadj, le point le plus considérable de tout l'empire. Sa position centrale entre la Fouta-Djalon et les régions aurifères avoisinant les sources du Niger, sa proximité des établissements européens des rivières se jetant dans l'Atlantique au sud de la Gambie, ainsi que la popularité de son chef parmi les Talibes, de plus en plus mécontents d'Ahmadou, pourraient faire de Dinguiray la future capitale de l'empire. Aguibou est parmi les fils du prophète, celui qui semble le plus aimé des Toucouleurs ; son caractère généreux et ouvert, son ardeur dans les combats et ses qualités de commandement le désignent tout naturellement pour prendre la succession d'Ahmadou, si celui-ci, pour une cause ou pour une autre, venait à disparaître. On prétend, d'autre part, que ce chef est parmi les descendants d'El Hadj, celui qui semble le plus accessible à la civilisation européenne et qui serait le mieux disposé à recevoir dans ses Etats les commerçants ou traitants de nos maisons de la côte occidentale d'Afrique.

Non loin de Dinguiray se trouve le Bouré, dont la réputation de richesse est depuis longtemps connue des Européens. C'est une très petite contrée située sur la rive gauche du Tinkisso, affluent de

gauche du Niger. Le Bouré est assez accidenté et présente des collines où la roche est un grès rougeâtre mêlé de quartz, et des vallées fertiles coupées de mares et de ruisseaux.

Les mines d'or sont creusées sur les versants des hauteurs, et, comme à Koumakana, les puits, après avoir traversé un ou plusieurs mètres d'un grès assez tendre, rencontrent une couche d'argile mêlée de quartz, dans laquelle se trouve le précieux métal. La proximité des mares ou des canaux qui les relient donne toute facilité pour les lavages. Les quantités d'or extraites de ces mines atteignent-elles un chiffre élevé ? C'est ce qu'une sérieuse exploration de la contrée peut seule établir. Toutefois, on peut arriver à une évaluation approximative en raisonnant comme il suit. Le Bouré contient environ 6,000 habitants, sur lesquels 1,000 au plus sont employés aux mines ; la durée du travail est celle de la saison sèche, c'est-à-dire de décembre à juin, soit six mois. D'autre part, les renseignements recueillis à cet égard établissent qu'un travailleur heureux peut se faire 3 ou 4 gros (1) d'or par semaine ; mais la moyenne ne dépasse guère un grain par jour, soit un gros tous les quatre jours. Un travailleur se fait donc dans sa campagne 45 à 50 gros d'or et 1,000 travailleurs en recueillent 45 à 50,000. Ces quantités représentent dans le pays une valeur en argent de 225 à 250,000 francs, et à Saint-Louis environ 500,000 francs. Ces chiffres doivent se rapprocher sensiblement de la vérité, et, bien qu'ils soient éloignés des suppositions qu'on a pu faire sur l'extrême richesse du Bouré, nous les croyons plutôt supérieurs qu'inférieurs aux chiffres réels. Quoi qu'il en soit, l'or de cette contrée jouit d'une grande faveur parmi les noirs du Soudan, qui prétendent qu'il est plus pur et plus beau que dans le Bambouk et le Ouassoulou, contrées également renommées dans cette région pour la richesse de leurs gisements aurifères. L'exploitation des mines du Bouré, vu les moyens rudimentaires employés par les indigènes, est des plus faciles, et il est certain que si des mains plus habiles et surtout plus actives s'en emparaient, les profits de cette industrie seraient considérable-

(1) Le gros représente 3 grammes 8.

ment augmentés. Actuellement l'or du Bouré s'écoule surtout vers les rivières du Sud, par le Fouta-Djalon ; les marchands Sarracolets et les percepteurs d'Ahmadou en importent une certaine quantité vers Ségou, et enfin une faible part vient à nos escales de Médine et de Bakel.

Le Bouré, exposé par ses richesses à être l'objet des convoitises et des pillages de ses puissants voisins, s'est placé, malgré sa répugnance, sous la protection, presque nominale d'ailleurs, du plus puissant d'entre eux, c'est-à-dire d'Ahmadou ; mais il cherche depuis longtemps à se soustraire à ce protectorat vexatoire. Le capitaine Gallieni et ses compagnons ont pu acquérir la conviction que les chefs de cette petite République cherchaient à se mettre en rapport avec le gouverneur du Sénégal. Ce fait dénote bien la décadence de l'influence Toucouleur dans ces régions, ainsi que le retentissement que les derniers évènements du haut Sénégal ont donné dans ces mêmes contrées au nom français et à notre colonie.

En résumé, l'empire d'El Hadj est actuellement dans un état d'abaissement complet. Les divers tronçons tendent à s'isoler ; ses tributaires diminuent de jour en jour ; les places elles-mêmes, construites par le Prophète, se vident de leurs défenseurs et laissent se resserrer, de plus en plus étroit autour d'elles, le cercle des révoltés qui leur coupe toute communication avec la capitale de l'empire. D'un autre côté, il est facile de constater chez les divers frères du roi de Ségou et spécialement chez les chefs de Kouniakary, de Nioro et de Dinguiray, des tendances séparatistes qui suppriment toute unité de commandement et d'action, et empêchent que nous n'ayons plus à craindre une coalition semblable à celle qui a amené El Hadj sous les murs de Médine, en 1857.

V

Ces considérations sur l'empire d'Ahmadou étaient nécessaires avant de continuer le récit de l'expédition, que nous avons laissée

au moment où elle venait de franchir le Niger et d'aborder au village de Tourella, sur la rive droite de ce grand fleuve.

Le chef du village, le percepteur et le cadi, tous employés Toucouleurs, firent un accueil sympathique à nos compatriotes.

Ils ignoraient encore l'événement qui leur était arrivé et, après en avoir attentivement écouté le récit, ils répondirent qu'il n'y avait plus désormais d'inquiétude à avoir sur la suite du voyage et que, puisqu'ils étaient envoyés auprès d'Ahmadou par le gouverneur du Sénégal, ils trouveraient partout sur leur route un accueil semblable à celui qu'ils rencontraient à Tourella. Et de fait, ce village pourvut largement à la nourriture de toute la mission.

Le capitaine Gallieni profita des excellentes dispositions de ses hôtes, pour se débarrasser de ceux d'entre ses blessés qui ne pouvaient plus supporter la marche. Il les confia au chef du village, en lui remettant deux fusils à pierre pour l'indemniser de ses frais d'entretien et de nourriture. Ils devaient rejoindre, dès qu'ils pourraient se mettre en route. L'un d'eux, le laptot Saër, avait six balles dans le corps.

Tourella était le point d'origine de deux chemins principaux pour gagner Ségou. L'un suivait immédiatement la rive du fleuve où Ahmadou possédait une ligne de village Bambaras, assez mal soumis et ayant même conservé des relations avec les habitants du Bélédougou. Ce chemin, qui passait en face de Bammako, à travers un territoire dépendant de cette ville, ne pouvait convenir. Il longeait les bords du Niger de trop près et pouvait être dangereux si les Béléris qui, paraît-il, se massaient pour franchir le fleuve et couper la route de Ségou, mettaient leur projet à exécution. On se décida donc pour la deuxième voie, qui se dirigeait vers la place de Tadiana et s'éloignait des points dangereux.

Le lendemain, 16 mai, la mission quittait Tourella, sous la conduite d'un guide Toucouleur, chargé de faire donner par les Bambaras, habitants des villages que l'on devait rencontrer, les vivres nécessaires à la petite troupe. Nos explorateurs étaient de plus en plus fatigués; les indigènes, encore mal remis des événements des jours précédents, avaient tous les pieds malades et

horriblement blessés ; ils se traînaient encore, mais ils n'auraient pu ainsi aller bien loin. Les chevaux et mulets, dont plusieurs avaient dû porter et portaient encore deux cavaliers, blessés ou éclopпés, étaient presque tous hors d'usage. La situation n'était certes pas brillante, mais on allait toujours, car c'était auprès d'Ahmadou que la mission avait reçu l'ordre de se rendre et les circonstances exigeaient que rien ne fût négligé dans ce but.

Le nouveau pays qu'abordaient les voyageurs différait beaucoup de celui qu'ils avaient déjà parcouru sur la rive gauche. Les massifs et hauteurs rocheuses avaient disparu et on se trouvait dans une plaine, formée d'alluvions anciennes, d'une grande fertilité et abondamment arrosées par le Niger et ses importants affluents de droite, tels que le Mahel-Balèvel et ses tributaires. Cette plaine, qui doit s'étendre sans interruption jusqu'à Tombouctou, est sans doute limitée vers l'est, dans l'immense arc de cercle décrit par le grand fleuve du Soudan, par un plateau hérissé de massifs isolés et semblable à celui dont on avait pu constater l'existence entre Bafoulabé et Bammako. Quoi qu'il en soit, le terrain semble être d'une fertilité peu commune et produit en abondance le maïs, le riz, le coton, le tabac, l'arachide, l'indigo, le sésame, le ricin, et les différentes espèces de mil.

On ne s'étonne donc pas du renom de richesse que possède, parmi les indigènes de cette région, la vallée du Niger. Quel magnifique domaine agricole et commercial pour une nation européenne qui parviendrait à s'établir sur ce beau cours d'eau et à mettre en œuvre, non seulement cette terre féconde et propre à recevoir des cultures aussi diverses, mais encore les immenses richesses métallurgiques des contrées voisines du Bouré, du Sankaran et du Ouassoulou !

M. Gallieni passait les heures chaudes de la journée au petit village de Cissina, que l'on quittait vers quatre heures pour être à Tadiana à la tombée de la nuit. Tadiana est une place forte Toucouleur, importante par la hauteur et l'épaisseur de ses murailles, ainsi que par l'étendue de son enceinte. Le chef qui la commande, Daba, est chargé de surveiller cette partie des posses-

sions d'Ahmadou de la rive droite ; mais, comme à Koundian et à Mourgoula, il manque de soldats et c'est tout au plus si, en cas de siège, 200 ou 300 défenseurs Toucouleurs pourraient se ranger derrière ses murs. Le chef de la mission pouvait toutefois s'y convaincre qu'Ahmadou est à peu près maître de toute la région que baigne le haut Niger entre Sansandig et Kangaba. Il semblerait même que ce souverain veut se désintéresser de plus en plus de ses possessions du Kaarta et du Bélédougou, en révolte continuelle contre lui et qui lui ferment presque constamment la route du Nioro, pour tourner tous ses efforts vers les pays du sud, le Bana et le Ouassoulou, où ses colonnes peuvent faire chaque année ample moisson de captifs et de bestiaux. C'est ainsi qu'au moment même où nos envoyés se trouvaient à Tadiana, une forte troupe de Toucouleurs opérait dans le Bana après avoir, du reste, complétement épuisé les ressources des villages Bambaras, qui s'étendaient jusqu'à Ségou.

Le chef de Tadiana fit bon accueil à la mission. La fatigue des animaux força de passer dans ce village une grande partie de la journée du 17. Là, on apprit que les Bambaras du Bélédougou avaient été vus le long de la rive gauche, se préparant à franchir le Niger. Ces bruits étaient toutefois peu inquiétants en ce moment, car on pouvait se considérer à peu près comme hors de tout danger, au moins pour ce qui concernait les gens de la rive gauche. On laissait Tadiana le 17 au soir, et on couchait auprès du petit village de Konio, où les habitants effrayés et prenant nos compatriotes et leurs gens pour une bande de pillards courant la campagne, leur fermèrent leurs portes et faillirent les saluer de plusieurs coups de fusil. Le 18, ils passaient la journée à Kobilé, village à peu près désert, et où ils trouvaient à grand peine un peu de couscous pour eux et leurs hommes. Le 19, ce fut encore pis, car le village de Niagué, où on s'arrêta, était absolument vide de vivres et d'habitants. Ceux-ci, craignant les cavaliers Toucouleurs, s'étaient réfugiés dans les champs, emportant avec eux toutes leurs ressources en grains. Il fallut se contenter de quelques poignées d'arachides grillées. Ce fait montre bien les défauts de la domination Toucouleur,

qui ne s'exerce que par des exactions et des violences continuelles. Ces adeptes de l'islamisme, qui ont montré quelques qualités pour conquérir et pour détruire, ont adopté un système d'administration tout à fait absurde, consistant à enlever, au fur et à mesure qu'ils apparaissent, les biens de leurs sujets, étouffant ainsi chez eux toute idée de travail et tout sentiment de la propriété.

Les 20, 21 et 22, on bivouaquait successivement aux villages de Dioumansana, Fougani et Koni. En ce dernier lieu, la mission rencontrait, pour la première fois depuis longtemps, des Pouls, venus de Ségou pour faire paître leurs troupeaux dans les environs. Leurs visages, aux traits réguliers et presque européens, contrastaient agréablement avec les figures grossières des Bambaras, que l'on avait eues devant les yeux jusqu'à ce moment.

L'hivernage était déjà établi et la pluie était tombée avec violence les jours précédents.

Le 23, le capitaine Gallieni était à Sanankoro. Là, Ahmadou donna signe de vie, car, dans l'après-midi, deux Sofas, venus de Ségou, l'informèrent qu'ils « étaient envoyés par le roi et qu'ils avaient ordre de le faire attendre partout où ils le trouveraient, en quelque village que ce fut, et que, d'ailleurs, ils devaient veiller à ce qu'il ne manquât de rien. » L'un d'eux devait retourner à Ségou et aller rendre compte au roi de sa mission. M. Gallieni lui proposa de le faire accompagner par l'un de ses interprètes et de lui remettre une lettre pour Ahmadou; il refusa catégoriquement. Tous deux décidèrent cependant que le village de Sanankoro étant trop pauvre pour nourrir la petite troupe, celle-ci pousserait jusqu'au village suivant, Niansona, qui présentait beaucoup plus de ressources que le précédent.

Cette entrée en matière du sultan Toucouleur ne pouvait rien signifier de bon. D'ailleurs, ce retard était fâcheux pour nos compatriotes, dans l'état de fatigue où ils se trouvaient, eux, leurs hommes et leurs animaux. En outre, les pluies devenaient de plus en plus fréquentes, et ce qu'il fallait, c'était un repos définitif, de manière à pouvoir affronter l'hivernage dans les meilleures conditions possibles. Tout cela fut expliqué aux deux Sofas. On les prévint

même que si, dans quelques jours, on n'avait pas de réponse du roi, on continuerait la route sans leur avis.

Le lendemain, 24 mai, on arrivait donc à Niansona, village habité mi-partie par des Bambaras, mi-partie par des Toucouleurs; on dut y rester jusqu'au 29 inclus. Ainsi qu'il était facile de le prévoir, ce repos fut très préjudiciable aux animaux, soumis à la réaction de tant de fatigues; un cheval et un mulet succombèrent. Les voyageurs eux-mêmes commencèrent à ressentir les effets des privations et des premières pluies; ils furent saisis tous les quatre par une violente diarrhée, et le docteur Tautain faillit mourir d'une fièvre bilieuse. Enfin, le 29, au moment même où M. Gallieni informait le Sofa resté avec lui qu'il partirait le lendemain, arriva un cavalier de Ségou, chargé de le prévenir qu'il pouvait se remettre en route.

On reprenait donc le voyage le 30 au matin, et, après trois étapes excessivement laborieuses par Tiénabougou et Soïa, on parvenait, le 1er juin, au village de Nango. Depuis Soïa, la mission était dans le pays de Ségou proprement dit, habité par des Bambaras, des Sarracolets, des Peuls et des Toucouleurs. Ce pays est administré par des chefs résidant à Ségou auprès d'Ahmadou, mais ayant des représentants dans chacun des villages de la contrée. C'est ainsi qu'en arrivant à Nango, on trouvait le chef de ce village venant de Ségou pour recevoir les voyageurs. Ceux-ci pensaient naturellement qu'ils pourraient, le lendemain, reprendre leur marche vers la capitale Toucouleur, mais Ahmadou en avait décidé autrement. Car, lorsque le capitaine Gallieni se rendit auprès de son représentant, celui-ci le prévint qu'il était chargé par le sultan de « bien recevoir la mission, de l'installer à Nango, puis de retourner à Ségou pour prévenir le roi ». Il ajoutait qu'Ahmadou était très peiné de ce qui était arrivé dans le Bélédougou et qu'il considérait cette insulte comme faite à lui-même.

Le chef de la mission essaya encore de faire comprendre à Marico, — tel était le nom de ce chef, — que l'on ne pouvait ainsi faire durer éternellement le voyage, que les animaux, que les hommes étaient harassés de fatigue et qu'il était absolument impossible d'attendre ainsi dans chaque village et d'y perdre un temps précieux.

Marico promit qu'il rendrait compte de tout cela à Ahmadou et qu'il ferait diligence pour rapporter la réponse.

Le 3, au matin, il était de retour à Nango et informait nos compatriotes qu'Ahmadou avait déclaré que chez lui ils étaient chez eux, que c'était lui qu'on avait offensé dans le Bélédougou et que, quant à leur impatience, ils devaient comprendre que lorsqu'on entrait dans un pays étranger, il fallait se soumettre aux volontés du chef de ce pays ; il devait d'ailleurs envoyer deux de ses Talibes pour s'entretenir avec eux.

M. Gallieni et ses compagnons faisaient alors leur apprentissage de cette manière d'agir du roi de Ségou, déjà décrite en détail par Mage, et qui consiste à tergiverser sans cesse, à conserver un mutisme obstiné et à laisser dans un doute constant et embarrassant ceux qui ont à parler d'affaires avec lui. Il était d'ailleurs facile de constater qu'Ahmadou était fortement indisposé contre la mission et on pouvait bien penser que toutes ces hésitations, tous ces arrêts successifs n'étaient que le contre-coup des entretiens qui devaient avoir lieu à Ségou à son sujet et où devaient sans doute se débattre les opinions les plus diverses.

Le 5, arrivaient, en effet, les deux envoyés du sultan. C'étaient Samba n'Diaye, ancien maçon de Saint-Louis, qui avait suivi El Hadj vers le Niger et avait été l'hôte de Mage pendant son séjour à Ségou (1863-1866), et Boubakar Saada, l'un des principaux Talibès d'Ahmadou. Ces deux personnages se présentèrent avec cette majesté naturelle chez les Toucouleurs, mais qui paraît quelque peu ridicule aux Européens. Ils tinrent au capitaine Gallieni le discours suivant :

« Le roi de Ségou t'envoie 4 bœufs, 4 moutons, 100 moules (1) de riz et 100,000 cauris. Ahmadou sait depuis longtemps que tu es sur la rive droite, mais s'il ne t'a pas arrêté plus tôt c'est que tu te trouvais dans un pays trop pauvre pour suffire à ton entretien. Il a l'habitude de faire arrêter ceux qui viennent le visiter, à une certaine distance de sa capitale, afin de leur permettre de l'envoyer saluer. Il ne peut recevoir d'emblée tout le monde et chacun doit se conformer aux désirs

(1) Le moule est une mesure indigène valant environ 2 litres.

du chef du pays dans lequel il entre. » Boubakar Saada ajouta que l'Almamy de Mourgoula avait reçu l'ordre d'arrêter la mission et d'envoyer une lettre à son chef pour que celui-ci changeât de route à Kita et prît la voie de Nioro. Le roi de Ségou était donc mécontent, car il pensait que M. Gallieni avait reçu cette lettre, mais n'avait pas voulu en tenir compte. Quant au Bélédougou, Ahmadou faisait dire que « jusqu'ici il n'avait pas voulu s'en occuper, car il considérait les Bambaras comme de trop petites gens, mais qu'après ce qui venait d'arriver, il ne manquerait pas de le détruire. En vengeant les blancs, il ne ferait que se venger lui-même, puisque ceux-ci avaient été attaqués parce qu'ils se rendaient chez lui. »

Ces paroles indiquaient bien les mauvaises dispositions existant à Ségou au sujet de la mission. On était mécontent de son arrivée, mais on ne savait comment s'y prendre pour le faire savoir.

Il ne fut pas difficile au capitaine Gallieni de faire comprendre aux deux envoyés du roi, que ce dernier se trompait quant à la lettre de l'Almamy de Mourgoula. Il n'avait reçu aucun papier de ce genre, et s'il avait pris la route du Bélédougou, c'était pour éviter la voie du Kaarta qu'il savait interceptée par les Bambaras révoltés. Il insista ensuite sur le mécontentement qu'il éprouvait à se voir ainsi arrêté en chemin ; c'était une marque de défiance qui ne satisferait nullement le gouverneur du Sénégal, et qui ne pouvait se comprendre de la part d'un chef puissant comme Ahmadou. Bref, il se plaignit vivement de ce manque d'égards vis-à-vis de l'ambassade demandée si souvent par le sultan au chef de notre colonie. Il détermina en même temps les deux envoyés à amener avec eux ses deux interprètes auxquels il recommanda de transmettre exactement ses plaintes à Ahmadou. Il voulait tirer de ce dernier quelques explications sur cette attitude pleine de réserve.

La maladie commençait d'ailleurs à s'abattre sur les quatre explorateurs, et la réaction s'opérait, se montrant par des accès de fièvre fréquents et d'autant plus dangereux que leur provision de quinine, le seul médicament qu'ils possédaient, était tout à fait limitée (une trentaine de grammes.) Le 7 juin, ils étaient alités tous les quatre.

Le 13, les deux interprètes revenaient de Ségou, rapportant la

réponse d'Ahmadou. C'étaient toujours les mêmes paroles vagues, dans lesquelles le sultan revenait avec insistance sur ses prétendus griefs à l'égard de la mission.

Les interprètes annonçaient, en outre, qu'on était à Ségou dans de très mauvaises dispositions à l'égard de celle-ci, et que les habitants, et particulièrement les Talibès du Fouta, étaient fortement prévenus contre elle et avaient même parlé de faire disparaître les quatre blancs venus dans leur pays. On disait qu'Ahmadou avait reçu une lettre des gens du Fouta, dans laquelle ceux-ci informaient les Toucouleurs que le chef de la mission était chargé de prendre les dessins de toutes les places fortes de l'empire et de dresser le plan des routes, afin de faciliter plus tard la voie à une colonne expéditionnaire. Bref, les interprètes avaient trouvé l'opinion publique fortement indisposée, et eux-mêmes avaient été, pendant leur séjour à Ségou, en butte à une surveillance étroite et hostile. Il serait puéril, du reste, de rapporter tous les bruits absurdes qui couraient sur le compte du capitaine Gallieni : sa vue seule suffirait pour faire mourir le roi ; il possédait dans sa main une machine infernale capable de le tuer en le touchant, personne ne pouvait lui résister dans les palabres, etc., etc.

Il était inutile d'insister pour le moment devant ce parti-pris d'un nègre ignorant et superstitieux, et le mieux était d'attendre que toutes ces méfiances se fussent apaisées et permissent de commencer les négociations relatives au traité d'amitié et de commerce qu'il s'agissait de conclure avec le sultan Ahmadou. En attendant, la mission s'installa dans une case en terre, longue et large de quatre mètres. On construisit devant cette case un hangar en paille pour y passer les journées ; on fit des écuries pour les chevaux et mulets. Il était temps d'ailleurs que le capitaine Gallieni et ses compagnons prissent un peu de repos, après quatre mois de fatigues incessantes, coupées par les émotions des mois précédents. Les pluies tombaient avec abondance et la fièvre visitait les voyageurs de plus en plus fréquemment. Les animaux étaient en piteux état, et il était rare qu'il se passât une semaine sans que l'un d'eux succombât.

En même temps, l'interprète Alpha-Séga repartait pour Ségou

avec une lettre à l'adresse du roi. Nous reproduisons ici cette lettre, qui donnera une idée du genre de relations qui existaient entre Ahmadou et le chef de la mission française. Il faut remarquer que cette lettre s'adressait à un souverain nègre et musulman, faisant profession du plus profond fanatisme pour sa religion et aimant, comme tous les orientaux, le langage imagé et pompeux des écrivains arabes :

« *Le capitaine Gallieni, directeur des affaires politiques, chef de l'ambassade du Haut-Niger, à Ahmadou, sultan du Ségou, commandeur des croyants.*

« Mes interprètes et tes envoyés, Boubakar-Saada et Samba N'Diaye, m'ont communiqué tes dernières paroles. Elles m'ont fait de la peine, car elles m'ont prouvé que tu n'as pas confiance dans l'homme que le Gouverneur t'envoie et qui tient auprès du chef de la colonie la haute position de directeur des affaires politiques, c'est-à-dire de celui qui dirige, sous ses ordres, toutes les affaires concernant les chefs noirs.

« Tous les voyageurs français qui t'ont visité s'accordent pour louer ton intelligence, ta sagesse, la grandeur de tes idées et ton désir de voir le commerce fleurir dans tes États. Tous ont engagé le Gouverneur à t'envoyer l'ambassade que tu lui réclamais depuis si longtemps et qui a pour but de régler pour l'avenir, d'une manière solide et durable, les relations qui doivent exister entre les deux chefs les plus puissants du Soudan. Comment se fait-il donc que tu sembles m'accueillir ainsi avec méfiance, et que tu me forces à m'arrêter auprès de ta capitale, dans l'un des plus petits villages de ton empire, privé de ressources et où l'eau est à peine potable ? Que dirais-tu si tu envoyais l'un de tes fidèles au Gouverneur, et si celui-ci, au lieu de lui expédier rapidement un bateau à vapeur pour l'amener et le recevoir en grande pompe à Saint-Louis, lui ordonnait de s'arrêter dans l'un des misérables villages des environs, où il serait accueilli par quelqu'un qui lui fût bien inférieur en rang et en qualité ? Serais-tu content ? Je ne sais encore ce que dira le Gouverneur en apprenant cette nouvelle, mais je puis t'affirmer

d'avance qu'il ne sera pas satisfait. Pour moi et pour ceux qui m'accompagnent, peu importe que nous soyons à Ségou-Sikoro ou à Nango. Voilà longtemps que nous sommes en voyage, et les fatigues nous sont connues; depuis cinq mois, nous avons rompu avec nos habitudes de blanc, et nous ne voulons qu'une chose : accomplir le mieux possible la mission que nous a confiée notre chef de Saint-Louis. Mais comment cela peut-il être, puisqu'à peine arrivés, tu nous accueilles avec méfiance? Tu écoutes les faux bruits qui te sont rapportés par des intrigants ou des gens mal renseignés. Que savent-ils? Où ont-ils appris les mensonges qu'ils colportent partout? Ont-ils, comme moi, la pensée du Gouverneur? Ont-ils vécu longtemps auprès de lui, et lui, le chef de la colonie, leur a-t-il dit quelles étaient ses intentions? Interroge-les en détail, et tu verras qu'ils auront bien vite épuisé tout ce qu'ils savent.

« Crois-moi, et tu le sais bien d'ailleurs, deux hommes comme Ahmadou, sultan de Ségou, et le Gouverneur du Sénégal, ne sont pas des hommes ordinaires; ils n'agissent pas comme de petites gens. Penses-tu que le Gouverneur prête l'oreille aux faux bruits qui lui sont rapportés sur ton compte. Il n'en est rien, parce qu'il sait que ce sont toujours des mensonges rapportés par des gens qui ne t'aiment pas. On a fait courir sur moi des bruits absurdes, que je ne me donnerai même pas la peine de relever. Qui sont mes compagnons? L'un est M. Piétri, officier d'artillerie, chargé de m'aider pour la conduite du lourd convoi qui t'apportait les présents que la France t'envoyait. L'autre est M. Vallière, qui, à Saint-Louis, m'était adjoint pour la direction des affaires politiques. Enfin, le quatrième est un médecin comme M. Quintin. Celui qui m'a quitté à Nafadié était également un médecin. Dans ce pays, où les Européens meurent vite, il faut beaucoup de médecins.

« Les hommes qui m'accompagnent, tirailleurs, spahis ou laptots, étaient destinés à me servir d'escorte d'homme. Ils devaient m'entourer dans leur grand costume de parade, afin que tu sois bien convaincu que le Gouverneur t'envoyait un homme important, un second lui-même. Peux-tu croire que j'étais venu dans le pays pour soutenir les Bambaras révoltés? Insensé celui qui a pu dire cela!

N'a-t-il donc jamais vu une colonne française avec son général, son infanterie, sa cavalerie et ses canons? Va-t-on faire la guerre avec des ânes? Et ces cadeaux que j'apportais, pour qui étaient-ils, si ce n'est pour toi? Envoie un émissaire dans le Bélédougou, et il verra de ses propres yeux les glaces, les sabres, les caftans et les abbayas que Bou-el-Mogdad, l'interprète du Gouverneur, avait apportés de la Mecque pour toi, les livres arabes destinés à Seïdou-Diéylia, ton savant premier ministre, les vases d'argent et les pagnes en soie noire, que M. Brière de l'Isle envoyait à ton auguste mère (1), les fusils, armes, objets rares, destinés à tes guerriers et à tes conseillers.

« Tu le vois donc, c'est une mission pacifique qui vient à toi et qui a été pillée dans le Bélédougou, parce qu'on savait qu'elle allait à Ségou et que je ne l'ai pas caché partout où je suis passé. Tout ce que je dis là, c'est pour bien te montrer qu'il ne doit exister aucun nuage entre nous. Si je tenais tant à aller à Ségou-Sikoro, ce n'est pas pour examiner ta capitale, qui, dit-on, est fort belle, mais pour t'entretenir, pour causer avec toi, pour te dire franchement quelle est la pensée du Gouverneur, ce qu'il veut, ce qu'il désire, comment il entend s'unir à toi pour le bonheur des peuples du Soudan.

« Tu me parles du traité de Mage, et tu me dis que tu veux le prendre pour base de ce qui doit exister entre ton Empire et la colonie du Sénégal. Soit, mais je te ferai observer que le temps a marché depuis Mage; beaucoup d'évènements ont eu lieu depuis cette époque. Lorsqu'il est venu à Ségou-Sikoro, envoyé vers ton père par le gouverneur Faidherbe, la guerre avait eu lieu entre les Français et les Toucouleurs, et ces deux nations voulaient se réconcilier; aujourd'hui, il n'en est plus de même; nos deux nations ont vécu en paix depuis vingt ans, mais leurs relations ont toujours été

(1) Ahmadou, comme tous les nègres soudaniens, a la plus profonde vénération pour sa mère. Chaque matin, il va la visiter dans ses cases particulières; il ne fait rien sans prendre son avis. Il était donc de bonne politique de lui montrer que sa mère n'avait pas été oubliée dans les cadeaux qu'on lui avait envoyés de Saint-Louis.

mal réglées. Peux-tu dire que le commerce est florissant entre le Sénégal et le Niger? Les routes sont-elles sûres partout, et les caravanes de Diulas (1) peuvent-elles circuler librement avec leurs marchandises? Non, n'est-ce pas!

« Je puis, d'ailleurs, te dire en deux mots ce que le Gouverneur pense. Sache d'abord que ce n'est pas lui seul qui m'envoie vers toi, mais bien le grand Chef des Français, de cette nation dont tu as entendu vanter la richesse, la puissance, la générosité, la bienveillance et la bonté pour les étrangers.

« La France ne veut pas d'augmentation de territoire ni de conquêtes. Nous ne demandons que l'extension de notre commerce; nous voulons que nos caravanes puissent aller librement et aisément de Saint-Louis au Niger. Or, le peuvent-elles aujourd'hui? Les routes sont couvertes de pillards; les chemins sont mauvais; des marigots, des rochers gênent la marche des animaux. On t'a dit que nous voulions la guerre. Ceux qui t'ont dit cela t'ont menti. Nous ne faisons la guerre que lorsqu'on nous y oblige et lorsqu'on attaque nos commerçants ou nos traitants.

« C'est sur toutes ces questions que je voudrais pouvoir t'entretenir. La France désire autant que toi-même ta puissance, parce qu'elle sait que du jour où tu domineras tout le pays, ses voyageurs pourront aller partout avec leurs marchandises. Notre programme est simple. Nous voulons aller au Niger, non par la guerre et nos armes, mais par notre commerce et par des routes sûres et commodes. Assure-nous la paix et la tranquillité sur nos lignes de communication, et la France n'aura plus rien à te refuser. Voilà en quelques mots la base du traité qui doit nous unir. J'ai les pleins pouvoirs du Gouverneur pour le discuter avec toi et pour répondre à toutes les demandes que tu me feras. Réfléchis bien; la mission que je commande est d'une importance exceptionnelle; d'autres voyageurs blancs pourront aller te visiter, mais le Gouverneur ne t'enverra pas tous les jours une mission politique comme celle qui attend actuellement ta réponse à Nango.

« Nango, 13 juin 1880 »

(1) Marchands indigènes.

Ainsi qu'il est facile de le constater, M. Gallieni s'efforçait dans cette lettre de dissiper les méfiances d'Ahmadou. Le combat de Dio et la situation politique trouvée vers Bammako, et les marchés malinkés du Haut-Niger, ayant empêché la réalisation complète des projets primitifs, à savoir l'installation d'un résident français sur les bords du grand fleuve du Soudan, il fallait essayer de détruire chez Ahmadou ses craintes ridicules, l'indisposer contre nos ennemis, puis l'amener peu à peu à traiter sur la base de la navigation libre, accordée sur le Niger à nos nationaux. Dans les circonstances où on se trouvait, c'était peut-être beaucoup de présomption, mais l'hivernage clouait la mission dans les états du sultan de Ségou, pour plusieurs mois, et mieux valait mettre à profit ce repos forcé.

Le 25 juin, l'interprète Alpha-Séga revenait de Ségou ; il avait lu au roi, en présence de ses principaux Talibes, la lettre qui lui avait été remise et qui avait déjà produit un excellent effet, puisque ce chef semblait consentir à discuter le traité et promettait d'envoyer à Nango son chargé de pouvoirs, Seïdou-Diéylia, son premier ministre. Ahmadou avait trouvé la lettre « bonne » mais, tout en s'engageant à entrer en relations diplomatiques avec le chef de la mission, il n'avait pas caché ses méfiances, dans lesquelles le maintenaient les émissaires venus du Fouta et des pays Toucouleurs, situés sur les rives du Sénégal. La réponse d'Ahmadou montrait au surplus combien étaient grandes encore à Ségou les illusions sur la situation politique de cette partie du Soudan occidental. Pour ces nègres musulmans, aussi ignorants qu'orgueilleux, le temps n'avait pas marché depuis la mort d'El Hadj, et l'empire du Prophète subsistait encore dans toute son intégrité territoriale. Que l'on compare avec cette jactance Toucouleur l'indifférence qui semble régner parmi les Talibès, sur les événements survenus, dans ces dernières années, vers le Haut-Sénégal ? Qu'ont ils fait pour s'opposer à la chute de Koundian (place Toucouleur du Bafing, au sud de Bafoulabé) et comment s'expliquer encore leur inaction vis-à-vis des Bambaras révoltés qui, depuis plus d'un an, coupent Ségou de ses dépendances de Nioro et de Kouniakary ?

Toujours est-il que la réponse d'Ahmadou pouvait être considérée

presque comme une première victoire, puisque ce souverain s'était décidé à envoyer à Nango, dans un avenir assez lointain, son premier ministre. Le capitaine Gallieni s'empressa donc de lui faire remettre, malgré la modicité de ses ressources, un cadeau de 1,000 fr. en pièces de 5 fr. et huit fusils doubles ; il envoya également 200 fr. à Seïdou-Dieylia ; 150 fr. à la mère du roi et quelques autres menues sommes à ses principaux conseillers. On connaît l'énorme influence des cadeaux sur les peuplades nègres de ces régions. Les Toucouleurs de Ségou, malgré leurs fanfaronnades habituelles, ne font pas exception à la règle, et il fut aisé de s'en apercevoir de suite. Toutefois, pour donner une idée de la méfiance avec laquelle furent accueillis nos compatriotes, on peut citer ce fait que tous les fusils, toutes les pièces de 5 fr. furent visités l'un après l'autre avant d'être remis au sultan, pour lequel on craignait toujours cette influence néfaste que l'on attribuait au capitaine Gallieni.

VI

Quoi qu'il en soit, il fut facile de constater, dès les premiers jours de juillet, un changement d'attitude de la part d'Ahmadou et de ses Talibès. Quelques-uns de ces derniers se montraient bien encore prévenus à l'égard de nos compatriotes. Ainsi, dans le courant du même mois, ils proposèrent au sultan de les faire venir à Ségou, de les entendre, puis de les renvoyer immédiatement sans les laisser séjourner dans le pays. Mais le souverain Toucouleur ferma l'oreille à ces discours hostiles. Il est vrai que par contre il sembla oublier la mission à Nango et que le capitaine Gallieni dut attendre patiemment, malgré de nombreux avis à Ahmadou, que celui-ci voulût bien tenir sa promesse de lui envoyer son fondé de pouvoirs.

Le chef de la mission trouva d'ailleurs les mêmes difficultés que Mage pour obtenir la maigre nourriture de ses hommes. Ceux-ci

recevaient chaque jour deux repas de lack-lallo, affreux mets Bambara, préparé avec du mil sans sel. Les quatre Européens devaient se contenter de riz, de couscous, de volailles et quelquefois de viande de chèvre. Mal nourris, mal vêtus, mal logés, ils étaient en proie aux fièvres continuelles qui régnaient dans cette saison d'hivernage et que l'absence de médicaments rendait toujours dangereuses. Manquant de livres, ils utilisaient le peu de papier qui restait pour prendre sur le pays tous les renseignements nécessaires, pour compléter les levés topographiques, qu'ils avaient déjà pu dresser entre le Sénégal et le Niger et qui leur permettaient de se relier aux itinéraires de Mage et de René Caillié qui avaient parcouru d'autres parties des ces régions nigériennes.

Vers la fin d'octobre, ils parvinrent à trouver un marchand Sarracolet qui voulut bien, au prix d'une forte récompense, apporter à Saint-Louis un courrier qui y arriva en janvier 1881 et dissipa un peu les inquiétudes qui régnaient depuis plusieurs mois sur la mission, sur le compte de laquelle on n'avait plus eu de nouvelles depuis son passage sur la rive droite du Niger.

Pendant ce temps, Ahmadou se livrait, à Ségou, à d'interminables palabres pour organiser une armée et décider les Talibès à marcher contre le Bélédougou. Mais ceux-ci, mécontents de l'avarice de leur chef, se faisaient tirer l'oreille, suivant leur habitude, et on ne pouvait guère prévoir encore le moment où cette armée se mettrait en mouvement. A la même époque, le capitaine Gallieni reçut sur les événements qui avaient suivi le combat de Dio, des détails assez curieux pour être rapportés ici. C'est ainsi qu'au pillage qui avait suivi la lutte acharnée du 11 mai, plusieurs Bambaras avaient été tués et blessés par l'explosion d'une caisse en fer blanc, remplie d'étoupilles et de fusées, qu'un des leurs aurait voulu ouvrir avec une pioche. D'autre part, quelques-uns de ces pillards avaient été empoisonnés par les médicaments contenus dans les cantines de pharmacie et auxquelles ils auraient voulu goûter ; aussi, les chefs les avaient-ils fait jeter, en défendant d'y toucher. De même, on rapportait que plusieurs Bambaras, ayant bu immodérément du tafia qu'avait emporté l'expédition, étaient tombés ivres-morts et

qu'ils avaient fait répandre à terre tous les barils qui restaient encore pleins. C'était un fait significatif pour qui connaît l'ivrognerie des Bambaras, habitués à absorber des quantités énormes d'eau-de-vie de mil, liqueur à la vérité bien moins alcoolique que notre rhum. Enfin, il était arrivé, après le combat, ce qu'il était facile de prévoir : le partage du butin avait occasionné parmi les pillards des querelles violentes et ceux-ci en étaient venus aux mains. Le village de Dio, soutenu par ses parents de Ouoloni, avait voulu, paraît-il, la plus grosse part des objets volés, sous le prétexte qu'il avait accueilli l'armée coalisée contre les blancs et facilité l'attaque ; mais les autres villages avaient résisté par les armes à ces prétentions et tué un grand nombre d'hommes à leurs adversaires. Comme on le voit, l'acte d'hostilité commis par les Bambaras du Bélédougou, n'avait pas été sans conséquences désagréables pour leurs auteurs.

Le 31 octobre, Ahmadou se décida enfin à tenir sa promesse et son premier ministre, Seïdou Dieylia, arriva en grande pompe à Nango. Cet important personnage était accompagné d'une nombreuse suite et de plusieurs chefs de marque. Son arrivée donna lieu à une grande fête et à de brillantes fantasias, dans lesquelles nos compatriotes purent se faire une idée de l'organisation des forces armées du sultan de Ségou. L'escorte du premier ministre comprenait en effet des Talibès, montés généralement sur de bons chevaux du pays et exécutant avec assez d'ensemble des charges à fond sur un ennemi figuré ; des Sofas, organisés en compagnies sous les ordres de chefs de captifs ayant toute la confiance du roi, et armés de mauvais fusils à pierre qui rataient bien huit fois sur dix ; des Peuls, armés de longues lances et formant la cavalerie légère de l'armée. Nous ne parlerons pas des nombreuses femmes ou *griotes*, chanteuses, danseuses ou musiciennes, qui exécutèrent devant le capitaine Gallieni des danses bizarres et où la moralité n'aurait certainement pas trouvé son compte.

Les négociations pour le traité durèrent du 31 octobre au 4 novembre, et le chef de la mission réussit, non sans peine cependant, à obtenir de Seïdou un acte plaçant le Niger sous le protectorat

4

français depuis ses sources jusqu'à Tombouctou, dans la partie baignant les possessions du sultan Toucouleur. On comprend d'ailleurs avec quelle prudence cet officier dut aborder, dans la discussion, les questions de protection ou de navigation sur le grand fleuve du Soudan. Il y avait sans cesse à craindre d'éveiller les méfiances de ces Toucouleurs soupçonneux, comprenant difficilement que l'on veuille faire le commerce sans penser en même temps à conquérir de nouveaux pays.

Cependant le traité était entièrement rédigé le 3 novembre et signé par tous, sauf par le roi. Mais Seïdou Dieylia promettait qu'aucun changement ne serait apporté au texte qui avait été arrêté dans les négociations de Nango. On a annoncé souvent dans ces derniers temps que le traité n'avait été conclu par Ahmadou qu'au moment où il avait appris l'arrivée à Kita de la colonne chargée d'élever le poste, dont la construction avait été stipulée par le capitaine Gallieni à son passage à Makadiambougou. On voit qu'il n'en est rien et que le sultan de Ségou s'était déjà engagé par un acte entièrement dressé et écrit, avant l'occupation effective de Kita, qui ne date que du mois de février 1881. Il est à présumer, au contraire, que ce souverain nègre, avec les prétentions qu'on lui connaît sur tous les pays autrefois conquis par son père, se serait refusé à toute espèce d'ouverture, s'il avait été informé dès ce moment de notre marche en avant vers le Niger ; et il est peu conforme à la vérité d'avouer que c'est l'occupation de Kita par la colonne, qui a déterminé Ahmadou à traiter avec les ambassadeurs qui lui avaient été envoyés.

Seïdou en quittant Nango, avait affirmé au capitaine Gallieni, qu'il pourrait se préparer au départ sous peu de jours, mais ce dernier comptait, hélas ! sans la lenteur bien connue cependant du sultan Toucouleur. Mage et Quintin n'avaient-ils pas déjà attendu plus de deux ans à Ségou, avant qu'Ahmadou se fût décidé à leur laisser reprendre le chemin du Sénégal ? Toujours ce chef trouvait un motif pour retarder le départ. C'est ainsi qu'il voulut tout d'abord ouvrir à nos compatriotes la route de Nioro. Il les avait vus avec répugnance effectuer leur voyage d'aller par la vallée du Bakhoy, où les populations du Manding avaient fait à M. Vallière un accueil

des plus sympathiques, et il désirait les tenir éloignés de ces régions où il se sentait détesté de tous.

Mais pour ouvrir cette route, que fermaient les Bambaras révoltés, il fallait réunir une armée nombreuse et la décider à franchir le Niger pour aller opérer sur la rive gauche, de concert avec les troupes que les frères d'Ahmadou devaient envoyer de Nioro et de Kouniakary. Or, ceux-ci ne se souciaient nullement de venir en aide à leur parent, dont ils connaissaient les mauvaises dispositions à leur égard. Ils préféraient se voir séparés de lui par un obstacle malaisé à franchir, n'ignorant pas que le sultan tournerait ses armes vers eux, dès qu'il serait venu à bout de ses ennemis Bambaras.

En même temps, les Talibès de Ségou, toujours mécontents que leur chef ne voulût pas leur partager les richesses qu'El Hadj avait renfermées dans ses magasins et dont il leur avait promis la distribution après la conquête du Kaarta et du Ségou, montraient la plus mauvaise volonté pour entrer en campagne. Ils opposaient à Ahmadou la force d'inertie, dont lui-même s'était fait si souvent une arme entre eux. C'est ainsi que, s'étant enfin décidés à prendre les armes sur les prières de la mère du roi, ils allèrent attaquer le village Bambara de Banamba ; mais, là, après s'être emparés de l'une des portes du Tata, ils laissèrent les Sofas s'engager seuls dans les rues du village et s'en retournèrent tranquillement à Ségou. Cette défection fut cause d'un échec, qui coûta de nombreuses victimes aux compagnies de Sofas et réveilla l'audace des révoltés !

Plus tard, en décembre, la marche offensive des Bambaras sur Nyamina (1) vint encore arrêter le départ de nos compatriotes qui semblait imminent. Ahmadou dut sortir de Ségou, suivi seulement de quelques fidèles, et ce ne fut que quelques jours après qu'il fut rejoint en face de Nyamina par toute son armée, qui n'avait osé pousser jusqu'au bout sa désobéissance à son roi.

Celui-ci resta plus d'un mois dans son camp, envoyant des razzias

(1) Grand village soumis à Ahmadou, situé sur la rive gauche du Niger, à deux ou trois journées de marche à l'ouest de Ségou.

continuelles dans les environs, faisant fortifier Nyamina et refusant absolument de laisser partir nos compatriotes avant d'être revenu à Ségou, où il pourrait seulement, disait-il, prendre les dispositions nécessaires pour « les renvoyer d'une manière digne du gouverneur et de lui-même. »

Les quelques lignes suivantes, extraites du journal de M. Gallieni, montrent bien quelles étaient pendant ce temps les souffrances et les inquiétudes des voyageurs, fatigués par sept mois de séjour dans cette région insalubre, et par les privations de toute sorte qu'ils avaient dû endurer pendant le rude hivernage qui venait de s'écouler.

« *30 décembre 1880.* — Vallière et moi avons la fièvre. Nos estomacs fatigués ne peuvent plus supporter la nourriture monotone de Nango. Nous ne nous nourrissons presque exclusivement que de lait.

« *1er janvier 1881.* — Quel triste 1er janvier ! Vallière est couché avec la fièvre. Nous, nous ne pouvons plus manger. Les journées sont longues, tristes et silencieuses. Toutes nos pensées, toutes nos paroles ont la France pour objet : nous souffrons beaucoup et nous sommes toujours dans l'indécision sur notre départ. Partirons-nous dans quinze jours, partirons-nous dans plusieurs mois ? Nous n'en savons rien. Cette lutte contre l'inconnu est réellement bien décourageante et nous comprenons maintenant tout ce qu'ont dû souffrir Mage et Quintin pendant leur long séjour ici.

« *3 janvier.* — Ces messieurs sont malades. Pour moi, j'ai vomi toute la nuit avec d'atroces douleurs d'estomac.

« Et toujours pas de nouvelles d'Ahmadou.

« *15 janvier.* — Notre situation est toujours la même. Le roi est dans son camp et reste sourd à toutes les demandes que je lui envoie. Il dit que « c'est pour notre bien qu'il agit en ce moment, et que, « s'il plaît à Dieu, nous partirons bientôt. » — Pendant ce temps, les matinées fraîches s'en vont ; les grandes chaleurs arrivent ; nous

nous affaiblissons de jour en jour, ignorant si nous pourrons venir à bout des 250 ou 300 lieues qui nous séparent de nos postes du Haut Sénégal.

« *28 janvier.* — Hier et aujourd'hui, j'ai reçu deux lettres, dans lesquelles mon interprète Alpha-Sega m'annonce qu'Ahmadou l'a informé qu'il rentrerait dans quelques jours à Ségou, et qu'alors nous partirons aussitôt; qu'il regrettait beaucoup ces retards, mais que les circonstances en avaient été la seule cause.

« *31 janvier.* — Le docteur Tautain vient d'être atteint subitement d'une fièvre bilieuse hématurique. Les symptômes existants ne laissent aucun doute à cet égard. Comme médicaments, nous ne possédons que du sulfate de quinine, dont il nous est arrivé heureusement, il y a quelques jours, deux flacons. Mais, nous n'avons ni purgatifs, ni vomitifs, si indispensables cependant dans cette dangereuse maladie, qui fait tant de victimes parmi les Européens détachés dans nos postes du Haut fleuve.

« 1er *février.* — Tautain a passé une très mauvaise journée, et nous ne pouvons encore prévoir s'il s'en tirera. Cette maladie arrive à un bien mauvais moment, car il est probable que la convalescence sera longue et viendra encore retarder notre départ. En même temps, voilà que tous nos chevaux tombent malades, et nous ne savons réellement comment nous pourrons nous remettre en route si Ahmadou ne nous en donne pas de frais pour notre retour. Cette vie africaine est décidément hérissée de difficultés. Ce sont toujours de nouveaux obstacles à surmonter, et les voyageurs qui veulent s'aventurer dans l'intérieur de ce continent ont besoin de s'armer d'une bonne provision d'énergie et de philosophie.

« *2 février.* — La nuit a été encore très mauvaise. La maladie a augmenté, et Tautain lui-même ne peut nous dire ce qu'il va arriver. Il vomit constamment et ne peut conserver la quinine que nous lui faisons avaler. Nous comptons beaucoup sur sa forte constitution et sa rare énergie.

« *3 février.* — Notre malade va un peu mieux aujourd'hui. Espérons que ce mieux continuera. Ahmadou est rentré à Ségou. Notre départ ne peut être éloigné maintenant, etc., etc. »

Ces lignes, extraites au hasard du carnet de notes du chef de la mission, montrent bien quelles étaient les préoccupations constantes de nos voyageurs pendant leur séjour sur les bords du Niger. Elles font voir quelle lutte incessante il faut livrer, sur cette terre africaine, à la maladie, au climat, aux hommes, pour venir à bout des difficultés sans cesse accumulées sur la voie de ceux qui veulent ouvrir aux lumières du progrès et de la civilisation, ces régions si longtemps fermées à nos efforts.

Le 15 février, le sultan, pressé par les demandes réitérées du capitaine Gallieni, allait enfin congédier la mission, quand surgit un nouvel incident. Des émissaires venus du Fouta et envoyés à Ahmadou par Abdoul-Boubakar, notre plus mortel ennemi sur les bords du Sénégal, venaient prévenir le roi de Ségou, que la mission française s'était rendue auprès de lui, non dans le but de négocier un traité de paix et d'amitié, mais pour faire la reconnaissance de son pays, ouvrir la voie à plusieurs colonnes expéditionnaires et soulever contre lui les populations des régions Bambaras et Malinkès, qu'elle avait traversées.

L'occupation de Kita, la prise du village de Goubanko et les travaux que l'on exécutait en ce moment dans le Haut fleuve, étaient données par ces émissaires comme preuves de la vérité des renseignements qu'ils apportaient.

Ces calomnies trouvaient malheureusement trop d'écho auprès d'Ahmadou, dont le caractère indécis et soupçonneux comprenait mal tout l'intérêt qu'il pouvait y avoir pour lui à une alliance intime contractée avec le chef de nos possessions de la côte occidentale d'Afrique. Tout faillit être remis en question, et plusieurs conseillers du roi n'hésitaient pas à lui insinuer qu'il fallait en finir avec les blancs, qui ne cherchaient qu'à le tromper et qu'à s'emparer peu à peu de tout l'empire Toucouleur. Ils le poussaient à faire un mauvais parti aux envoyés français, disant que ceux-ci n'auraient rien de plus

pressé, dès leur rentrée au Sénégal, que de renseigner leurs chefs sur tout ce qu'ils avaient vu à Ségou. La situation de nos compatriotes fut un moment très critique, et ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'ils attendirent, pendant plusieurs jours, la décision que prendrait définitivement Ahmadou. Ils ne pouvaient oublier qu'ils se trouvaient seuls et désarmés entre les mains d'un chef nègre ignorant et cruel, fanatisé par la religion musulmane, et excité contre les Européens par les bruits mensongers provenant des ennemis de notre domination en Sénégambie.

Au surplus, l'énergie de nos officiers ne se laissa nullement entamer par les menaces de mort entendues et rapportées par les hommes de leur escorte, et le capitaine Gallieni, appréciant avec sang-froid les avantages qu'il pourrait tirer de cette nouvelle situation, écrivit à Ahmadou une longue lettre, dans laquelle il lui expliquait qu'il n'y avait dans ce qui se passait actuellement dans le haut pays, rien qui put étonner le roi.

« Comment, écrivait-il à Ahmadou, les nouvelles que tu reçois peuvent-elles modifier tes idées à notre égard? Ne te l'ai-je pas dit souvent? Tu nous gardes trop longtemps à Ségou, tu ne songes pas que,pendant ce temps, on est inquiet en France sur notre sort. Je le sais, tes intentions sont bonnes. Comme autrefois pour Mage et Quintin, tu crois nous faire honneur en nous conservant longtemps auprès de toi, mais ne sais-tu pas que nos mœurs ne sont pas les mêmes, que ce pays n'est pas le nôtre, que nous y sommes constamment malades, et que le premier devoir d'un roi est de déférer aux désirs des ambassadeurs qui ont réglé leurs affaires avec lui, et qui ont hâte de retourner auprès de leur chef, pour lui rendre compte de leur mission. Et, d'ailleurs, pouvais-tu penser que la France laisserait impunie une insulte comme celle qui a été faite à Dio à ses pacifiques envoyés? Remets-moi le traité, laisse-nous rentrer à Saint-Louis, et tu verras bien que nous n'avons absolument en vue que l'extension de notre commerce et le développement de nos relations d'amitié avec toi. N'écoute pas les calomniateurs et les fauteurs de troubles, qui savent bien qu'ils seront réduits à l'impuissance du jour où le gouverneur du Sénégal et le sultan de Ségou seront étroitement unis l'un à l'autre. »

Cette lettre donna lieu, à Ségou, à de longues et orageuses discussions, dans lesquelles le parti de la sagesse et de la raison finit par l'emporter sur l'hostilité éveillée chez quelques-uns des principaux notables de cette ville, par les agissements des agents d'Abdoul-Boubakar, cet incorrigible perturbateur de notre colonie, que de sévères leçons n'ont pu encore guérir de ses habitudes de guerre et de rapines, exercées sur nos alliés des bords du Sénégal.

Le 10 mars, Ahmadou renvoyait au capitaine Gallieni le traité signé par lui et tel qu'il avait été discuté et arrêté à Nango, par son premier ministre Seïdou-Dieylia. Quelques jours après, il lui expédiait cinq chevaux du pays, bêtes solides et énergiques qui se conduisirent admirablement au retour, trois bœufs porteurs pour le transport des bagages, ainsi que les provisions en riz, mil, sel, cauris, etc., nécessaires pour lui et ses hommes pendant le voyage. Il exigeait, en outre, qu'il emportât, malgré ses refus réitérés, un cadeau de 100 gros d'or (1) et de vingt pièces d'étoffes, tissées et travaillées à Ségou.

Enfin, le 21 mars, la mission quittait Nango. Nous ne dirons pas qu'elle emportait un joyeux souvenir du long séjour qu'elle avait fait dans ce triste village de l'empire d'Ahmadou, mais du moins pouvait-elle partir avec la conviction d'avoir fait son devoir jusqu'au bout et de n'avoir rien négligé pour étendre, dans ces régions lontaines l'influence du nom français.

Le retour s'effectuait le long du Niger, par la route déjà suivie à l'aller. Il eut lieu, d'ailleurs, dans de meilleures conditions, car les hommes d'escorte que le sultan avait donnés à nos compatriotes, étaient chargés de leur procurer, de gré ou de force, jusqu'au passage du Niger, les vivres nécessaires à leur nourriture. Le 29 mars, à midi, ils franchissaient de nouveau ce grand fleuve et effectuaient leur retour par le Manding et par la route qu'avait déjà explorée M. Vallière, un an auparavant. Le capitaine Gallieni profitait de son passage à travers cette région pour conclure avec

(1) Au retour de M. Gallieni à Saint-Louis, les 100 gros d'or, remis au gouverneur, furent distribués aux interprêtes de la mission.

les chefs du pays un traité les plaçant sous notre protectorat et, en outre, pour faire reconnaître par le lieutenant Vallière la rive gauche du Bakhoy, entre Niagassola et Kita.

Le 5 avril, nos compatriotes pouvaient enfin saluer les couleurs françaises flottant au sommet des murailles du fort de Kita, où ils étaient gracieusement accueillis par le lieutenant-colonel d'artillerie de marine Borgnis-Desbordes, commandant de la colonne chargée d'assurer l'occupation effective de ce point, déjà préparée par le traité qu'avait conclu le capitaine Gallieni, à son passage en avril 1880.

Quelques jours après, marchant toujours à étapes forcées, ils arrivaient à Médine et de là à Bakel, notre principal établissement du haut Sénégal. Là, ils se rencontraient avec la mission topographique que le gouvernement avait envoyée pour étudier en détail le tracé de la future voie à construire entre Médine et Kita. Ils s'y embarquaient dans des chalands légers, afin de pouvoir descendre plus rapidement le Sénégal, dont les eaux étaient alors très basses, et après une traversée des plus laborieuses, à travers la région du Fouta, depuis plusieurs mois en guerre avec notre colonie, ils parvenaient enfin à Saint-Louis, le 12 mai 1881.

Les résultats de la mission du capitaine Gallieni sont infiniment précieux et ils sont le gage de résultats plus considérables encore. Cet officier et ses intrépides collaborateurs, MM. Piétri, Vallière, Tautain et Bayol, ont été les pionniers de la marche qni a été effectuée vers le Niger dans ces derniers mois. Si l'on a pu s'établir à Kita, si le drapeau tricolore flotte à 200 kilomètres du grand fleuve du Soudan, si les populations noires du Bakhoy, du Fouladougou et du Manding nous accueillent et nous attendent comme des protecteurs, le premier mérite de ce résultat revient, sans contredit, à ceux qui ont ouvert la voie au milieu de périls et de difficultés sans nombre. On a vu d'autre part ce qu'il a fallu à

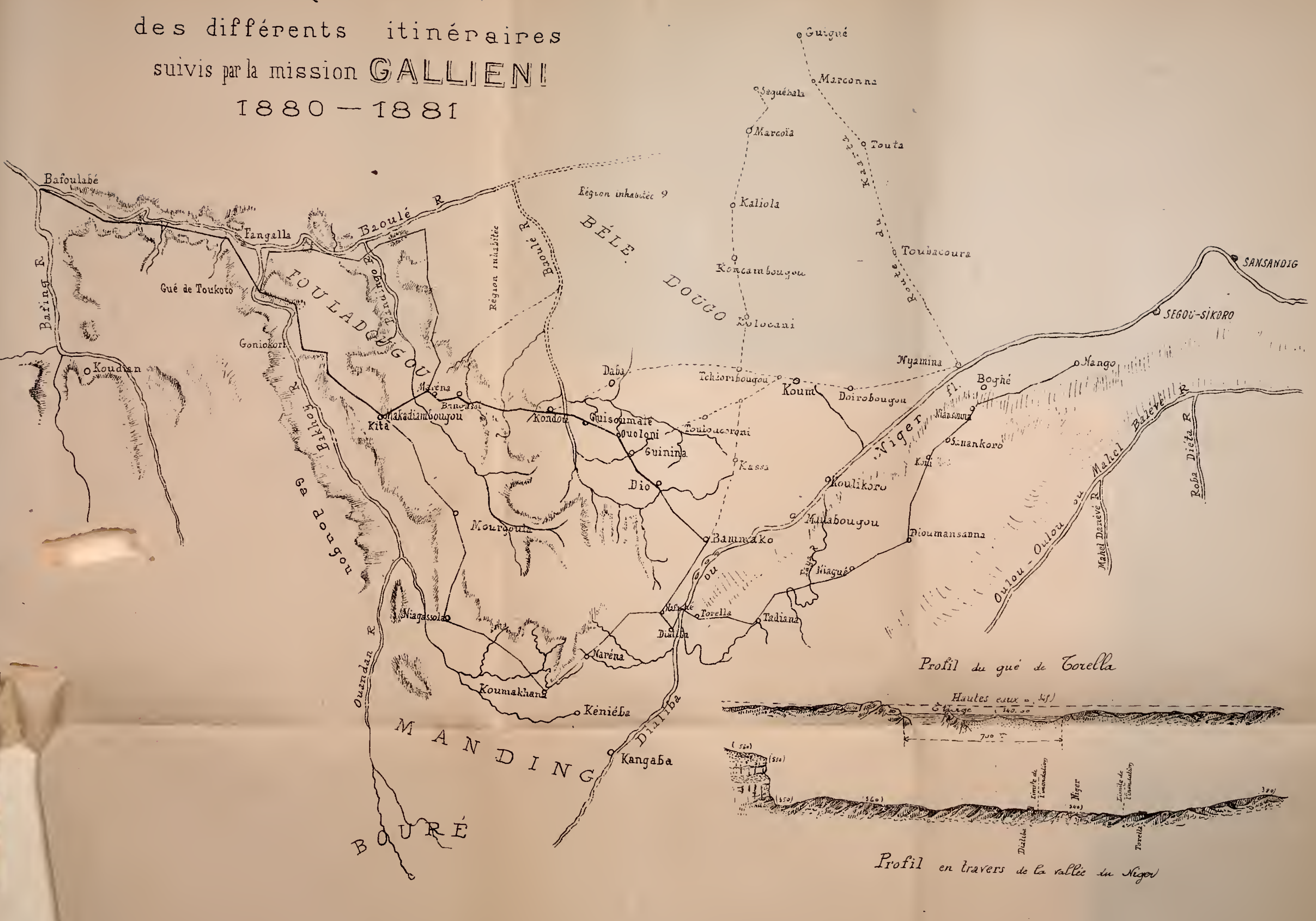
M. Gallieni (1) de fermeté d'âme en même temps que de tact et de finesse pour mener à bonne fin sa mission auprès d'Ahmadou. Le plus difficile, le plus épineux, le plus périlleux est fait. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est de la persévérance pour continuer l'œuvre commencée vers le haut Niger. Elle est indispensable pour que la mission de M. le capitaine Gallieni donne les résultats féconds que le pays est en droit d'en attendre pour le développement de l'influence et du commerce français dans les immenses régions que le Niger arrose dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale.

(1) M. le capitaine Gallieni publiera prochainement, sur son voyage, une relation complète, qu'accompagneront de nombreux croquis et dessins exécutés par MM. Piétri et Vallière, ses collaborateurs dans sa mission.

ROCHEFORT. — SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE CH. THÈZE.



Bafoul
Bafing R.
bacoura
SANSANDIG
SEGOU-SIKORO
nina
Nango
Boghé
fl.
R



ESQUISSE
des différents itinéraires
suivis par la mission GALLIENI
1880 — 1881
Bafoulabé
Baoulé R
Fangalla
Gué de Toukoto
Bafing R
Goniokori
Koudian
FOULADOUGOU
Kita
Makadiambougou
Narena
Kondou
Guisoumalé
Ouoloni
Guinina
Dio
Région inhabitée
Baoulé R
BÉLÉ DOUGOU
Daba
Tchiorıbougou
Koum
Doirobougou
Kassa
Kaliola
Marcoïa
Marconna
Touta
Guigué
Toubacoura
Nyamina
Boghé
Nango
SANSANDIG
SEGOU-SIKORO
Niger fl.
Koulikoro
Sanankoro
Mansonna
Bammako
Dioumansanna
Niagué
Tadiana
Torella
Dialiba
Oulou-Oulou
Mahel Deneve R.
Roba Dieta R.
Mourgoula
Niagassola
Naréna
Koumakhana
Kéniéba
Kangaba
Ouendan R
MANDING
BOURÉ
Profil du gué de Torella
Hautes eaux
Profil en travers de la vallée du Niger

